

TADEUSZ SMOLENSKI.

LES

PEUPLES SEPTENTRIONAUX DE LA MER
SOUS RAMSÈS II ET MINÉPHTAH

TRADUCTION DE

TADEUSZ BRONISLAW WALEK.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

Le présent mémoire a été écrit par M. Smolenski en 1909; une mort prématurée a malheureusement empêché l'auteur d'y mettre la dernière main et de le publier. Son travail ne parut que trois ans plus tard, en 1912, au tome LV des *Mémoires de la classe historique et philosophique de l'Académie des Sciences de Cracovie*. J'en donne aujourd'hui une traduction française, qui reproduit fidèlement le texte polonais sans y apporter des changements ou des compléments quelconques, même en ce qui concerne la bibliographie du sujet parue depuis lors. Cela me paraît plus conforme au respect dû à l'œuvre du défunt. — T. B. WALEK.

I.

Au début même de ce remarquable monument de la littérature égyptienne qu'on appelle, sans raison d'ailleurs, le poème de Pentaour⁽¹⁾, nous lisons : « Commencement de la victoire du roi Usermarê Setepnerê (Ramsès II)....., qu'il a remportée au pays de Khéta et Naharin, au pays d'Arad, dans le *Pidasa*, dans le *Dardni*, au pays *Masa*, au pays *Karkicha*, *Karkémich*, *Kode*, au pays *Kadech*, au pays *Akarit* et *Mouchanat*⁽²⁾ ». Seuls

⁽¹⁾ Pentaour est le copiste du papyrus Sallier et non l'auteur de l'œuvre (voir ERMAN, *Neuägyptische Grammatik*, p. 7; de même MASPERO, *Hist.*, t. II, p. 396).

⁽²⁾ *Rev. égypt.*, t. III, p. 151; les noms d'Arad et de Kadech sont complétés d'*Annales du Service*, 1915.

près la copie d'Abydos, *Rev. égypt.*, t. IV, p. 124. Breasted, dans *the Battle of Kadesh* (Chicago 1903), écrit : « As J. de Rougé's composite text omits all reference to the Abydos copy, I arranged all the texts », et plus loin : « Although writing in 1885,

les quatre noms que j'ai soulignés nous intéressent dans le présent travail; le reste ne désigne pour la plupart que d'anciens ennemis syriens de l'Égypte.

Un peu plus loin dans le même poème⁽¹⁾, nous trouvons la liste des peuples que le souverain hittite a rassemblés des limites de la Mer, « Naharin et Arad, *Masa*, *Pidasa*, Kechkech, *Ariwana*, *Karkicha*⁽²⁾, *Luka*, *Karawaden*, Karkémich, etc. ». Enfin, dans la description de la bataille de Kadech, le poète cite pour la troisième fois les alliés des Hittites et nous donne de nouveau leurs noms, *Masa*, *Pidasa*, *Kechkech*, *Ariwana*, *Luka* et *Karawaden*⁽³⁾.

Nous avons ainsi huit noms, auxquels il nous faut nous arrêter plus longtemps : *Pidasa*, *Dardni*, *Masa*, *Karkicha*, *Kechkech*, *Louka*, *Ariwana* et *Karawaden*.

long after the publication of Mariette's *Abydos*, J. de Rougé makes no mention of the Abydos text ». De même dans les *Ancient Records of Egypt* (t. III, p. 135), Breasted écrit : « The texts were once similarly put together by E. de Rougé and published by J. de Rougé (*Rev. égypt.*, t. III.-IX. = doit être III.-X.), but without the Abydos copy ». Ce reproche est injuste : J. de Rougé a connu le texte d'Abydos et il s'en est servi. Il n'en parle pas en effet dans l'introduction à son édition au t. III, mais au t. IV de la *Rev. égypt.* (p. 124) nous lisons : « J'ai omis de parler jusqu'ici d'un autre exemplaire du poème de Pentaour gravé sur le mur extérieur nord du temple de Ramsès II à Abydos; cependant les fragments qui en subsistent peuvent servir à combler quelques lacunes, et je les citerai donc à l'occasion. M. Mariette a publié ces fragments en 1880 dans son second volume d'*Abydos* (pl. IV et V) etc. ». M. J. de Rougé démontre ensuite contre

M. Mariette, que le texte est complet quant au nombre des colonnes, et il donne « l'amélioration » du début du poème. Nous retrouvons des références au texte d'*Abydos* dans la suite, t. VI, p. 37, 86, 106, 111; t. VII, p. 25.

⁽¹⁾ *Rev. égypt.*, t. III, p. 159 et 160. L'expression *en pa-iuma* justifie jusqu'à un certain point l'opinion qui considère ces peuples comme « peuples de la Mer », de même les peuples bien connus des temps de Minéptah et de Ramsès III.

⁽²⁾ Chez Breasted (*Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 138) on lit d'une manière erronée *K'-r'-ky-kš'*, qui a été corrigé au t. V, p. 7, en *K'-r'-ky-š'*. Soulignons que le premier *K* n'a pas de point, et qu'il a le même son que *K* dans Kechkech : cela modifie en partie l'affirmation de M. Breasted, dirigée contre M. W. M. Müller, sur la différence du son *K* dans les deux noms.

⁽³⁾ *Rev. égypt.*, t. IV, p. 129, au mémoire cité de M. de Rougé.

I. PIDASA. — Déjà Lauth en 1867⁽¹⁾ a rattaché ce nom à la Πήδασος, mentionnée par Homère et aux Πηδασέες cariens⁽²⁾. E. de Rougé⁽³⁾ a admis la métathèse du nom de Pisidie; Maspero⁽⁴⁾, en combattant cette opinion, releva de nouveau Pédasos indépendamment de Lauth. W. M. Müller considère ce rapprochement comme trop hardi⁽⁵⁾ et se demande avec hésitation si Pidasa n'est pas le nom perverti des Pisidiens; il ne voit pas que déjà Rougé avait émis une telle proposition⁽⁶⁾. Flinders Petrie⁽⁷⁾ ne l'admet pas d'une manière catégorique; il envisage la possibilité de l'identification avec Pédasa en Carie, mais il considère comme plus vraisemblable le rapprochement avec le fleuve Pédias à Chypre. King et Hall⁽⁸⁾

⁽¹⁾ *Homer und Aegypten*, p. 31. Dans ce travail, que M. H. Brugsch (*Die Aegyptologie*, 1891, p. 142) compte parmi «den Verirrungen auf dem Gebiete wissenschaftlicher Forschungen», nous trouvons la plupart des justes identifications géographiques qu'on attribue communément à M. de Rougé.

⁽²⁾ Cf. Hérodote, I, p. 175 : ἦσαν δὲ Πηδασέες οἰκέοντες ὑπὲρ Ἀλικαρνησοῦ μεσόγαιαν. . . . οὗτοι τῶν περὶ Καρίην ἀνδρῶν μούνοι τε ἀντέσχον χρόνον Ἀρπάγῳ (éd. Teubner, t. I, 1899, p. 99). Les mêmes Cariens pédasiens sont mentionnés chez Hérodote, VI, p. 20 (*l. c.*, t. II, 1901, p. 75); la Πήδασος carienne est nommée au t. V, p. 121 (*l. c.*, p. 64) et le Pédasien Ἐρμότιμος apparaît au t. VIII, p. 104 (*ib.*, II, p. 299).

⁽³⁾ *Mélanges d'arch. ég. et assyr.*, t. II, 1875, p. 267, d'après les leçons de M. E. de Rougé au Collège de France en 1869, publiées par F. Robiou.

⁽⁴⁾ *De Carchemis oppidi situ*, Paris 1872, p. 37-39 : De Pedaso oppidi situ; dans le titre le nom hiéroglyphique est écrit d'une façon erronée, Padapa au lieu

de Padasa. Maspero laisse le choix entre le Pédasa carien et la Pédasos troyenne. Il se déclare contre la première identification, parce que le Pédasa carien fut fondé longtemps après la guerre de Troie (Strabon, VIII, chap. 7). Il reste alors la Pédasos homérique sur le fleuve Satnioeis, habitée par les Lélèges (Φ 86, Strab., VII, 7 : οἱ τὴν Τροίαν ἐλόντες ἐξήλασαν τοὺς Λέλεγας τοὺς ἐκ τῶν περὶ τὴν Ἰδην τόπων τῶν κατὰ Πήδασον καὶ τὸν Σατνιοέντα ποταμόν). De même, Homère mentionne, Φ 84-87, Altés comme régnant sur les Lélèges à Pédasos.

⁽⁵⁾ *Asien und Europa*, p. 355 «. . . . haben wir nicht den Mut. . . . »

⁽⁶⁾ Waldemar Schmidt (*Assyriens og Aegyptens Gamle Historie*, Copenhague 1872-1877) écrit à la page 577 : «Pidasa har man saaledes antaget for Pisidia, idel dogs skulle vaere omsetta», mais il ne donne pas sa propre opinion.

⁽⁷⁾ *Hist. of Egypt from the XIXth to the XXXth dyn.*, p. 49.

⁽⁸⁾ L. W. KING and H. R. HALL, *Egypt and Western Asia in the light of recent discoveries*, Londres 1907, p. 368.

combattent l'opinion de Petrie. Le nom « Pédias » serait dû à la corruption moderne de la forme antique Pedæus (du grec *πεδίου*, fleuve traversant une plaine); si donc Petrie fait des Pidasas des Chypriotes, il suppose *eo ipso* que l'on parlait en Chypre le grec pur 1300⁽¹⁾ ans avant J.-C., ce qui est absolument invraisemblable. D'après King et Hall, les Pidasas étaient, semble-t-il, des Lélèges (Pédasiens), et le nom de Pisidie peut résulter d'une métathèse. Le nom Pédasa se rattache partout aux Lélèges, une tribu en migration, aussi bien en Laconie qu'en Asie Mineure.

II. DARDNI. — Brugsch fut le premier à qui le rapprochement avec *Δάρδανοι* vint à la pensée mais il n'osa pas l'admettre⁽²⁾. Dans les Dardni ont vu les *Δάρδανοι* Lauth⁽³⁾, E. de Rougé⁽⁴⁾, Chabas⁽⁵⁾, et avec hésitation Waldemar Schmidt⁽⁶⁾. Brugsch⁽⁷⁾ préférait les *Δαρδανείς* du Kurdistan mentionnés chez Hérodote⁽⁸⁾.

Du côté des *Δάρδανοι* incline aussi M. W. M. Müller⁽⁹⁾, tout en faisant des réserves et en disant qu'il ne s'agit pas du petit pays sur l'Hellespont

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 368 nous lisons : « If then we make the Pidasas Cypriotes, we assume that pure Greek was spoken in Cyprus as early as 1100 b. C. . . . », mais les Pidasas sont mentionnés sous Ramsès II, par conséquent 1300 ans avant J.-C. (MEYER, *Aeg. Chronologie*, p. 68). La date 1100 serait erronée, même si King et Hall envisageaient les temps de Ramsès III qui régnaient environ 1200-1179 (MEYER, *l. c.*) ou 1198-1167 (BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, t. I, p. 44); 1100 c'est, semble-t-il, le règne de Ramsès XII, dernier roi de la XX^e dynastie (BREASTED, *l. c.*, p. 45).

⁽²⁾ *Geogr. Inschr.*, t. II, 1858, p. 23 : *Drdni*, « wie leicht könnte nicht die blosser Lautähnlichkeit verführen, diesen Namen mit den *Δάρδανοι* zusammenzustellen, an die hier nicht im mindesten zu denken ist ».

⁽³⁾ *Homer und Aegypten*, p. 30.

⁽⁴⁾ *Extrait d'un mémoire*, dans la *Rev. arch.*, 1867, p. 36; cf. *Mélanges d'arch. ég. et assyr.*, t. II, 1875, p. 267.

⁽⁵⁾ *Études sur l'ant. historique*, p. 185; *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, 1873, p. 42 et 48.

⁽⁶⁾ *Assyriens og Aegyptens Gamle Historie*, Copenhague 1872-1877, p. 577 : « Dardani, der minder om Dardanerne ».

⁽⁷⁾ *Gesch. Aeg.*, 491, p. 492.

⁽⁸⁾ I, 189 : ἐπειτε δὲ ὁ Κῦρος πορευόμενος ἐπὶ τὴν Βαβυλῶνα ἐγένετο ἐπὶ Γύνδη ποταμῶ, τοῦ αἰ μὲν πηγαὶ ἐν Ματινοῖσι ὄρεσι, ῥέει δὲ διὰ Δαρδανέων, ἐκδιδοῖ δὲ ἐς ἕτερον ποταμὸν Τίγρην, ὃ δὲ παρὰ Ὠπιν πόλιν ῥέων ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν ἐκδιδοῖ, τοῦτον δὲ τὸν Γύνδην ποταμὸν, etc. éd. Teubner, t. I, 1899, p. 107. Cette mention des Dardaniens du Tigre est isolée.

⁽⁹⁾ *L. c.*, p. 355.

mais que «les Dardaniens furent à l'origine un important (pré-indo-européen) peuple d'Asie Mineure». Il écarte d'une façon catégorique l'hypothèse de Brugsch, car l'influence héthéenne ne s'étendrait pas aussi loin. Pour les Dardaniens sont aussi Hommel⁽¹⁾ et Breasted⁽²⁾, mais Petrie considère comme probable que le nom des Dardni dérive des monts Dardaniens, situés au nord d'Issos⁽³⁾.

III. MASA. — Lauth⁽⁴⁾ les a rapprochés des *Μυσοί* de l'*Iliade*, mais avec des doutes. E. de Rougé a été plus affirmatif⁽⁵⁾, et Chabas⁽⁶⁾ considérait la connexion avec la Mysie comme indubitable. Waldemar Schmidt⁽⁷⁾ hésite, et Brugsch⁽⁸⁾ a vu dans les Masa les habitants des monts Masius, tandis qu'Ed. Meyer⁽⁹⁾ évoque le souvenir des Maš dans le désert syro-arabe, mentionnés par les inscriptions cunéiformes. M. W. M. Müller⁽¹⁰⁾ voit des difficultés à l'identification avec la Mysie, parce que les Mysiens chez Homère habitent la Thrace; Hall⁽¹¹⁾ refuse toute valeur à cette objection, et, comme lui, Hommel⁽¹²⁾ et Breasted⁽¹³⁾ sont pour la Mysie. Petrie⁽¹⁴⁾ préfère placer les Masa sur la côte septentrionale de la Syrie et il trouve la confirmation de son hypothèse dans le nom du Gebel Musa!

IV ET V. KARKIŠA ET KEŠKEŠ. — Les *Karkiša*, d'après M. de Rougé⁽¹⁵⁾, seraient les Girgaséens, une tribu chananéenne mentionnée par la Bible. Brugsch avait des doutes à ce sujet⁽¹⁶⁾; il considérait Keškeš comme une

⁽¹⁾ *Grundriss der Geogr. und Gesch. des alten Orients*, 1904, p. 28.

⁽²⁾ *A History of Egypt*, New-York 1905, p. 424.

⁽³⁾ *L. c.*, p. 49.

⁽⁴⁾ *L. c.*, p. 31.

⁽⁵⁾ *Extrait*, p. 36.

⁽⁶⁾ *Études*, p. 85; *Recherches*, p. 36, 42 et 48.

⁽⁷⁾ *Assyriens og Aegyptens Gamle Historie*, p. 577.

⁽⁸⁾ *L. c.*, p. 492; Maspero (*Hist.*, t. II, p. 367) cite par erreur les pages 578 et 579.

⁽⁹⁾ *Gesch. d. Altert.*, 1884, p. 278.

⁽¹⁰⁾ *L. c.*, p. 355.

⁽¹¹⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, p. 172.

⁽¹²⁾ *Grundriss der Geogr.*, l. c.

⁽¹³⁾ *A History of Egypt*, New-York 1905, p. 424.

⁽¹⁴⁾ *L. c.*, p. 49.

⁽¹⁵⁾ *Rev. arch.*, N. S., t. XVI, 1867, p. 36 : «Xeta et Karkiša se trouvent réunis comme dans le livre de Josué, les Chitti et les Girgaschi». De même M. J. de Rougé (*Rev. égypt.*, t. III, p. 160) répète le rapprochement de son père : «Karkiša répond au Girgaschi de la Bible, tribu chananéenne».

⁽¹⁶⁾ Dans la *Gesch. Aeg.*, 1877, il

variante de la forme *Karkiša*⁽¹⁾ et il citait d'abord la province syrienne, qui s'appelait, d'après Ptolémée, Kasiotis⁽²⁾, et, par la suite⁽³⁾, les Gergithes de Troade. W. M. Müller⁽⁴⁾ donna à l'identité de ces deux noms une base plus sûre en attirant l'attention sur l'échange de *š* et *r-l* dans les langues assyrienne et néo-babylonienne, mais tandis qu'il le rapproche de celui des Ciliciens⁽⁵⁾, Hommel⁽⁶⁾ et Maspero⁽⁷⁾ citent les *Kaški* des inscriptions cunéiformes et les Colchidiens. Breasted affirme que les *Karkiša* et les *Keški* sont des peuples absolument différents, parce que dans le papyrus ces deux noms se trouvent ensemble l'un à côté de l'autre; mais cette affirmation me paraît sans fondement⁽⁸⁾. Petrie⁽⁹⁾ voit un lien, d'une part entre le nom de *Keškeš* et celui du mont *Kasios*, d'autre part entre les *Karkiša* et *Kirkésion* sur l'Euphrate. Il convient de ranger dans le domaine humoristique l'opinion du professeur Dr Baranski⁽¹⁰⁾ : « Kilikier wohnten in Nordeuropa am Rigaischen Meerbusen ».

VI. LOUKA. — Brugsch⁽¹¹⁾ les considéra d'abord comme un peuple

donne auprès de Karkeš le nom Girgasiter avec point d'interrogation. Dans ces conditions, il est difficile de dire — comme le fait M. Maspero (*Hist.*, t. II, p. 389) — qu'il identifiait ces deux peuples.

⁽¹⁾ *L. c.*, p. 492 : Keschkesch oder Kerkesch.

⁽²⁾ *Geogr. Inschr.*, t. II, *Das Ausland* (1858), p. 22 et 23. Les *Kaškaš* furent identifiés avec la Kasiotis aussi par Waldeemar Schmidt (*l. c.*, p. 575 et 731).

⁽³⁾ Dans SCHLIEMANN, *Ilios*, 1881, p. 823.

⁽⁴⁾ *Asien und Europa*, p. 352 et 355.

⁽⁵⁾ Il s'y rattache aussi Kiskisos en Cilicie, remarqué par Ramsay (*The Cities and Bishoprics of Phrygia*), et que cite MASPERO, *Hist.*, t. II, p. 389.

⁽⁶⁾ *Gesch. des alten Morgenlandes*, 1895, p. 86.

⁽⁷⁾ *Hist.*, t. II, p. 389.

⁽⁸⁾ Il ne peut s'agir que du passage du papyrus transcrit *Rev. égypt.*, t. III, p. 160; mais là on trouve à côté de *Keškeš* non *Karkiša* mais *Karkamaša* avec la remarque : « Le papyrus donne *Karkamaša*. Est-ce une erreur, ou est-ce *Karkémisch* que le scribe a voulu désigner et qui est donné plus loin dans le texte monumental? *Karkémisch* s'écrit d'ordinaire avec un *K* ».

⁽⁹⁾ *L. c.*, p. 49 et 50.

⁽¹⁰⁾ *Urgeschichte Nordeuropas*, p. 350.

⁽¹¹⁾ *Hist. d'Égypte*, 1859, p. 179. Il y est question des guerres de Minéptah. Plus tard, Brugsch en distingua les Léka des temps de Minéptah et les considéra comme un peuple caucaso-colchidien habitant en Libye. De même T. C. H. Wendel (*Hist. of Egypt*, 1890, p. 95), suivant en cela le précédent de Brugsch, voyait en eux une tribu libyenne.

libyen, et E. de Rougé⁽¹⁾ fut le premier qui les identifia avec les Lyciens, ce qui fut accepté par Fr. Lenormant⁽²⁾, Chabas⁽³⁾ et Lieblein⁽⁴⁾. En même temps Lauth⁽⁵⁾ en rapprochait le fleuve Lykos, la Lucanie et même la Ligurie. Halévy⁽⁶⁾ était frappé par la ressemblance avec les noms libyens Laga et Lagou, mais bientôt, ayant connu le poème de Pentaour et ayant trouvé les Louka parmi les nations de Syrie, il abandonna ses rapprochements⁽⁷⁾. M. Waldemar Schmidt hésitait entre un pays situé sur l'Euphrate et la Lycie, mais il inclinait plutôt vers le second⁽⁸⁾. Brugsch⁽⁹⁾ songea ensuite aux Ligyens mentionnés par Hérodote⁽¹⁰⁾, puis il se rallia à l'identification avec les Lyciens⁽¹¹⁾. Schrader indiqua le pays de Laki et le peuple des Laksi mentionné sur la rive droite de l'Euphrate par les inscriptions

⁽¹⁾ *Extrait*, dans la *Rev. arch.*, 1867, t. II, p. 39 et 96 : « Léka, nom qui désigne probablement les Lyciens » (39). Son fils, J. de Rougé, dans l'édition du poème de Pentaour (*Rev. égypt.*, t. III, 1885, p. 160) qu'il publia d'après les notes de son père, écrit : « La Lycie, mais c'est peut-être un peu loin ».

⁽²⁾ *Man. d'hist.*, 1869, p. 419; mais aux pages 429 et 430 il en fait des « Laconiens ». De même Alfred von Gutschmidt considérait « die Lakonen für die lautlich und geographisch am nächsten liegende Deutung » (*Kleine Schriften*, herausgeg. von Franz Rühl, t. I, Leipzig 1889, p. 311, *Über Duncker's Geschichte des Altertums*, imprimé pour la première fois dans les *Jahrbücher für klassische Philologie*, 1875).

⁽³⁾ *Études sur l'ant. hist.*, p. 185; *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, 1873, p. 36, 42, 48.

⁽⁴⁾ *Aegypten i dess Minnesmärken*, Stockholm 1877, p. 118.

⁽⁵⁾ *Aegypt. Texte*, dans la *Z. d. deutsch. Morgenl. Ges.*, t. XXI, 1867, p. 663.

⁽⁶⁾ *Études berbères*, au *Journ. asiatique*,

1874, 7^e série, t. IV, p. 411. Maspero place en premier lieu parmi les adversaires de la théorie de Rougé Brugsch (*Hist.*, t. II, p. 359); mais Brugsch a publié sa *Gesch. Aegyptens* en 1877 et Halévy ses *Études berbères* en 1874. Unger, cité par Maspero (*Manetho*, p. 218), ne parle pas du tout des Lyciens.

⁽⁷⁾ *L. c.*, p. 416. Auparavant il connaissait seulement les monuments de Minéptah. Il se peut cependant que certains noms ethniques, étant devenus typiques, aient désigné vaguement des nations ennemies, sans impliquer une notion géographique déterminée.

⁽⁸⁾ « Leka d. e. muligvüs Lakiernes Land ved Euphrat, eller, som det antages af de fleste Aegyptologer, og masske med Rette, det billeasiatiske Landskab Lykien » (*Assyriens og Aegyptens Gamle Historie*, p. 576). *Ibid.*, p. 577 : « Leka de muligvüs er Lykien ».

⁽⁹⁾ *Gesch. Aeg.*, p. 491 et 578.

⁽¹⁰⁾ VII, 72 : Λίγυες (éd. Teubner, 1901, t. II, p. 174).

⁽¹¹⁾ Dans SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 823 : Liku = die Lycier.

assyriennes; celui-ci avait été antérieurement mis en avant par M. Waldemar Schmidt⁽¹⁾. La théorie de M. E. de Rougé a fini par prévaloir : Sayce, qui hésitait encore à l'admettre⁽²⁾, s'est déclaré pour elle, ainsi que W. M. Müller⁽³⁾, en invoquant à son appui non seulement le voisinage des Kalakiša, qui rappelaient les Ciliciens, mais aussi les conclusions tirées du costume. De même MM. Maspero⁽⁴⁾, Hall⁽⁵⁾, Hommel⁽⁶⁾, Petrie⁽⁷⁾ et Breasted⁽⁸⁾.

VII. ARIWANA. — Le nom de ce peuple est lu d'une triple façon, suivant la valeur attribuée au premier signe du mot qui se présente à l'œil.

⁽¹⁾ *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1879, p. 47 et 48, reproduit par Ed. Meyer dans la *Gesch. d. Alt.*, t. I, p. 278. Je ne cite pas Wiedemann; son travail, *Die ältesten Beziehungen zwischen Aegypten und Griechenland* (Leipzig 1883), cité par Maspero, m'est inconnu. Maspero (*Hist.*, t. II, p. 359) cite aussi *Aeg. Gesch.* de Wiedemann, p. 475 : mais là, il n'y a pas d'objections explicites contre l'identité des Louka avec les Lyciens.

⁽²⁾ A. H. SAYCE, *The Races of the Old Testament*, Oxford 1891, p. 154. Sayce doute à cause de l'origine non-lycienne du nom Louka; c'est en effet Tramele qui est le nom autochtone.

⁽³⁾ *Asien und Europa*, p. 354. En 1887, le Dr O. Treuber écrivait dans sa *Geschichte der Lykiër* : « Ob die Lykier bei einem der, unter Ramses II, unter Menephtah und unter Ramses III, von Haufen verschiedener Volkstämme gegen Syrien, beziehungsweise Aegypten, unternommenen Raubzüge beteiligt waren, von vorn herein zu leugnen erscheint uns unberechtigt ».

⁽⁴⁾ *l. c.*, t. II, p. 359.

⁽⁵⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, p. 88.

⁽⁶⁾ *Grundriss der Geogr. und Gesch. des alten Orients*, 1904, p. 28.

⁽⁷⁾ *History of Egypt*, p. 50 et 51.

⁽⁸⁾ *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 239. Baranski est d'avis que les Lika habitaient « am Rigaischen Meerbusen » (*l. c.*, p. 96). Comme curiosité je cite le passage suivant : « Im Mittelalter kannte der Araber Ibn Fouslan ein Kasalikenland in Nordrussland, offenbar am Rigaischen Meerbusen. Der Name erhielt sich noch heutzutage unter den Lithauern. Den russischen und polnischen Herrn nennt der Lithauer Burlaks oder Bur-lokas, den Polen heisst er auch Leukas. Im X. Jahrh. nannte Widukind die Polen Liki-kacirci. Daraus ist es ersichtlich, dass in Nordeuropa der Name Luk (Lak, Lok, Lyk) sehr bekannt war » (p. 98). A la même école que Baranski appartient l'abbé A. Szaniowski (Lech, Czech, ikus, Varsovie 1907, voir la recension d'Utaszyn dans la « Usianzka », 1908, n° 9, p. 364-365). Ce savant, lui aussi, considérant les formes Lig, Lik, Louk, Lak, affirme que la demeure primitive des Lach avait été la partie littorale méridionale de la Babylonie, que vers 4000 avant J.-C. une partie de la tribu de Lach occupa la côte de la Louka = Syrie; il voit des Lach dans les Paphlagoniens, etc.

Champollion lisait Junan⁽¹⁾ et traduisait « le pays des Ioniens », en quoi Rosellini l'a approuvé⁽²⁾. E. de Rougé⁽³⁾ était pour Iruna ou Irjuna ou Iljuna ($r=l$), et supposait sous cette forme Ilion. Chabas⁽⁴⁾ était du même avis que Champollion mais il admettait la possibilité de la lecture Maouna (Mæonia)⁽⁵⁾, et même il la considérait comme plus probable⁽⁶⁾. Brugsch proposa Malunna⁽⁷⁾ et plus tard Mauna⁽⁸⁾. M. Waldemar Schmidt supposa avec hésitation Ilion⁽⁹⁾, M. Lauth⁽¹⁰⁾ était arrivé, on ne sait comment, à la lecture Valiuna, M. Maspero⁽¹¹⁾ appuie la théorie de Rougé; M. W. M. Müller⁽¹²⁾ est pour la forme primitive de Champollion, en y voyant avec certitude des Ioniens; de même M. Hommel⁽¹³⁾. M. Hall⁽¹⁴⁾ considère la question comme provisoirement insoluble; de même M. Breasted⁽¹⁵⁾. M. Budge⁽¹⁶⁾ reste fidèle à Maunna. Enfin M. Petrie⁽¹⁷⁾ juge probable le rapprochement d'Arwan (en grec Oroanda) au nord-ouest de la Cilicie.

VIII. KAZAUADEN. — On s'est peu occupé de ce nom. M. de Rougé⁽¹⁸⁾ n'en

⁽¹⁾ « Jounan » : *Gramm. égypt.*, p. 151, et *Dict. ég.*, p. 66. M. W. M. Müller (*Asien und Europa*, 370) cite dans l'ordre inverse, mais le *Dictionnaire* avait paru seulement en 1841, la *Grammaire* dès 1836. Maspero affirme à tort (*Hist.*, t. II, p. 367) que Champollion lisait Eionna.

⁽²⁾ *Mon. storici*, I, III, 1, p. 426.

⁽³⁾ *Recueil de travaux*, t. I, 1870, p. 8; *Mélanges d'arch. égypt. et assyr.*, 1875, p. 267 (leçons de 1869 publiées par F. Robiou).

⁽⁴⁾ *Études sur l'antiq. hist.*, p. 185.

⁽⁵⁾ *Ibid.*

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 287 « ... l'Ionie ou mieux encore la Méonie ». Masna à la page 185 est sans doute une erreur, au lieu de Mauna.

⁽⁷⁾ *Gesch. Aeg.*, p. 491.

⁽⁸⁾ Dans SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 824.

⁽⁹⁾ *L. c.*, p. 577 : « Al-un eller Il-un, der minder om Ilion-Troia ».

⁽¹⁰⁾ *Aus Aeg. Vorzeit*, 1881, p. 301. C'est semble-t-il, une faute d'impression, au lieu de Maliuna, mais dans ce cas, d'où vient le rapprochement d'Ilion ?

⁽¹¹⁾ *Les Ilim*, dans le *Recueil de travaux*, t. VIII, 1886, p. 84, et *Hist.*, t. II, p. 367. Dans la petite *Histoire des peuples de l'Orient*, 6^e éd., Paris 1904, à la page 263, Hiuna, faute évidente d'impression pour Iiuna.

⁽¹²⁾ *Asien und Europa*, p. 368.

⁽¹³⁾ *Gesch. des alten Morgenlandes*, p. 86; *Grundriss der Geogr. und Gesch. des alten Orients*, 1904, p. 28.

⁽¹⁴⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, p. 129.

⁽¹⁵⁾ *A History of Egypt*, New-York 1905, p. 424.

⁽¹⁶⁾ *Egypt under Rameses the Great*, p. 28.

⁽¹⁷⁾ *Hist.*, p. 49.

⁽¹⁸⁾ Dans l'édition du poème de Pentaour par son fils (*Rev. égypt.*, t. III,

a rien pu tirer et M. Brugsch⁽¹⁾ s'attacha au Gossen biblique. M. W. M. Müller⁽²⁾, ayant lu dans le papyrus Anastasi la mention d'un baume héthéen appelé *Ka-da-va-ira*⁽³⁾, considère les Kazawaden comme une partie du pays héthéen; d'autre part il aperçoit dans le traité d'alliance la mention des dieux Kizawadana et de la princesse, fille de ce pays et pas un mot nulle part sur le prince de Kazawaden, d'où il conclut que ce pays, auparavant indépendant, était alors en une étroite union (Personalunion) avec les Héthéens. Petrie pense à la Kataonie⁽⁴⁾, Hommel⁽⁵⁾ à la Cappadoce, ce qui revient d'ailleurs au même.

Cette revue historique des opinions de divers savants fait l'impression d'un chaos décourageant. Néanmoins on peut parvenir à certaines identifications et répandre de la lumière sur ces peuples. En tout cas il faut renoncer à vouloir expliquer nécessairement toutes les énigmes; dans cette voie on ne parvient qu'à de nouvelles confusions. Il vaut donc mieux ne pas avoir honte des lacunes, ne pas essayer de dissiper toute l'obscurité, mais se borner à établir des bases solides, que les découvertes futures pourront confirmer et continuer, sans qu'il y ait besoin de recommencer

p. 160) on lit la remarque : «Kaṭuatan. Inconnu jusqu'à présent».

⁽¹⁾ Dans SCHLIEMANN, *Ilios*, 1881, p. 823. Brugsch transcrit Qazauanatan. Nous ne rencontrons cette forme nulle part dans les documents, mais seulement Qazawana (*Rev. égypt.*, t. III, p. 160) dans le papyrus Raifet, Qazawadn (*ib.*) à Louxor et Karnak, Qazawadana (*Rev. égypt.*, t. IV, p. 129) dans le papyrus Sallier. La forme Qazouana... au papyrus Raifet a une lacune avant le signe déterminatif géographique; évidemment Brugsch l'avait complétée par *tan*. Budge (*Egypt under Rameses the Great*, 1902, p. 28) donne seulement la forme Qitchaua(tan), connue par le traité d'alliance égypto-héthéen.

⁽²⁾ *Asien und Europa*, p. 335.

⁽³⁾ D'après W. Max Müller, cette forme «ist sicher aus Ka-da-va-de-n korrumpiert» (*ibid.*, p. 331).

⁽⁴⁾ *Hist. of Egypt from the XIXth to the XXXth dyn.*, 1905, p. 50 : «The termination -dana points rather to the Persian side than to the Greek, and the form Qazauo-ira for balsam from the Kheta shows that Kazana or Katana was the essential name. This people were outside of the Kheta, but closely connected, as the King swears by the gods of the Kheta and the gods of Qazanadana. The region of Kataonia well agrees to this in all ways». Lagrange tient de même pour les Cataoniens (*La Crète ancienne*, 1908, p. 143).

⁽⁵⁾ *Grundriss der Geogr. und Geschichte des alten Orients*, t. I, München 1904, p. 47 et 56.

perpétuellement la construction. Pour l'identification des Louka avec les Syriens nous avons de très sérieux arguments.

A. Parmi les tablettes de Tell-el-Amarna nous avons une lettre du roi du pays d'Alašija à Aménophis III contenant le passage suivant : « Pourquoi mon frère me dit-il de telles choses ? Lorsque les hommes du pays de Loukki (lou-ouk-ki) font chaque année leur expédition, je suis attristé dans mon pays (?)⁽¹⁾. Mon bon frère, tu m'as fait dire : « Les hommes de ton pays ont agi en commun avec eux », mais moi, mon frère, je ne sais pas s'ils avaient été avec eux. Si ce sont des hommes de mon pays, dis-le-moi, et je ferai ce qu'il faut, tu ne connais pas l'affaire. Les hommes de mon pays n'ont pas fait cela... » Le sens est clair : le peuple aventureux de Loukki a causé beaucoup d'ennuis à Aménophis III. Celui-ci, soupçonnant — à tort ou à raison — que des sujets du roi d'Alašija y ont participé, fait des réclamations et il reçoit une lettre d'excuses. La correspondance d'Aménophis III date d'environ 1370 avant J.-C.⁽²⁾, et la bataille de Kadech tombe vers 1290 avant J.-C.⁽³⁾ : nous avons donc l'intervalle d'environ 80 années. Il est difficile d'admettre que les brigands mentionnés dans les textes cunéiformes de 1370 sous le nom de Loukki et les alliés

⁽¹⁾ « Affligé » : HALÉVY, *La correspondance d'Aménophis III et d'Aménophis IV*, Paris 1899, p. 37. Mais « je suis innocent », selon A. J. DELATTRE, S. J., *Lettres de Tell-el-Amarna*, dans les *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, 1893, t. XV, p. 130. Cf. aussi WINCKLER, *Tell-el-Amarna Letters*, 1896, p. 87 et 88.

⁽²⁾ Le règne de Thoutmosis III est fixé au point de vue astronomique, grâce à la date sothiaque et à deux dates de calendrier dans les annales de Karnak. Mahler plaçait son avènement en 1504, Lehmann en 1515. Ed. Meyer (*Aeg. Chronologie*, Berlin 1904, p. 50) a adopté la méthode de Lehmann, mais il a démontré que les calculs de ce dernier

contenaient une erreur, et il est parvenu pour le règne de Thoutmosis III, aux dates 3/V 1501-17/III 1447. Les dates de ses successeurs ne peuvent être établies qu'approximativement; le règne d'Aménophis III, qui dura 36 ans, tombe en 1411-1375 (BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, t. I, p. 43), ou en 1415-1380 (MEYER, *l. c.*, p. 68), ou en d'autres années voisines de celles-là.

⁽³⁾ Breasted (*l. c.*, p. 44) adopte pour le règne de Ramsès II les dates 1292-1225, et Meyer (*l. c.*, p. 68) les dates 1300-1234. La bataille de Kadech eut lieu dans la cinquième année du règne de Ramsès II, comme nous le savons par le « poème de Pentaour ».

des Héthéens de 1290 fussent deux peuples différents. Il est beaucoup plus probable que nous avons là affaire à un même peuple⁽¹⁾. Du contenu de la lettre du roi d'Alašija il semble résulter que les Loukki étaient les voisins de celui-ci. Qu'est-ce qu'Alašija? M. W. M. Müller⁽²⁾ y voyait plutôt un pays sur le continent qu'une île, et M. Maspero⁽³⁾ un plateau à l'embouchure de l'Oronte. M. Hall⁽⁴⁾ est pour Chypre, car on sait par les tablettes de Tell el-Amarna que l'on exportait le cuivre d'Alašija en Égypte et que d'autre part c'était un pays commerçant et maritime, qui n'était pas situé dans le Canaan. S'il en est ainsi, le voisinage de Chypre avec le pays Loukki-Loukou répond très bien à la Lycie et à l'identification des Luku avec les Lyciens.

⁽¹⁾ «Lukki, welche zweifellos Lykien den Namen gegeben haben»: WINCKLER, *Die Euphratländer und das Mittelmeer*, Leipzig 1905 (dans *Der alte Orient*, t. VII, 2), p. 16.

⁽²⁾ *Asien und Europa*, p. 267. Cf. aussi KARL NIEBUHR, *Die Amarna-Zeit*, Leipzig 1903, p. 17: «Aus dem Lande Aleschja, das wohl an der kilikischen Küste zu suchen ist».

⁽³⁾ «Que l'Alasia soit, comme je le crois, le massif montagneux situé à l'embouchure de l'Oronte, ou, comme d'autres l'ont soutenu, la grande île de Chypre, il importe peu...» (*Contes populaires*, 3^e éd., p. 188). A l'exemple de M. Maspero, M. A. Moret place Alašija dans la carte de l'Asie occidentale jointe au livre *Au temps des Pharaons*, Paris 1908; cf. *ibid.*, p. 59 (royaume d'Alasia sur le bas Oronte) et 72. Th. Nöldeke (*Zeitschr. für äg. Sprache*, t. XXXVIII, 1900, p. 152) doute qu'Alašiya soit Chypre et pense qu'il est plutôt le pays Ἐλαιοῦσσα (d'après Strabon, une île à l'ouest de Tarsos); mais, *Ou Allah 'allim*, ajoute-t-il.

⁽⁴⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, p. 163:

«Alasa, a country which may be placed with great probability in Cyprus». KING and HALL, *Egypt and Western Asia*, 1907, p. 429: «Alashija or Cyprus», mais *ibid.*, à la page 431, l'identification est de nouveau limitée par «probably». Lichtenberg est décidément pour Chypre (cf. *Mitteil., der vorderasiat. Gesell.*, et *Ionische Säule*). En 1895, W. M. Müller (*Zeitschr. für Assyr.*, t. X, p. 257-264) identifie «das Land Alasia» avec Chypre. Le même (*Die alten Aegypter als Krieger und Eroberer in Asien*, Leipzig 1903): «Cypern Arasa, keilinschriftlich Alaschia genannt» (p. 31); cf. HOMMEL, *Grundr.*, p. 62; WINCKLER, *Mitt. d. deutsch. Orient. Gesell.*, n° 35, p. 41. Pour Chypre est aussi ED. MEYER, *Glossen zu den Thontafelbriefen von Tell-el-Amarna (Aegyptiaca, Festschrift für Georg Ebers*, 1897, p. 67). Le prof. D' Baranski place naturellement (*l. c.*, p. 74) le pays en question dans l'Europe du Nord: «Heutzutage giebt es noch eine Allaschstadt an der unteren Ost-Aa am Rigaischen Meerbusen. Der Name «Alas» war daher am Rigaischen Meerbusen seit eher gebraucht.»

B. Parmi les alliés héthéens figurent à côté des Louka les Karkiša⁽¹⁾, que M. W. M. Müller a rapprochés des Ciliciens. La parenté et le voisinage probable des Louka et des Karkiša coïncide avec la position géographique de la Lycie et de la Cilicie. Ce n'est pas un argument convaincant en soi-même⁽²⁾, mais avec les autres, il confirme l'identité des Loukou avec les Lyciens.

C. Très important est l'argument de M. W. M. Müller tiré du costume⁽³⁾. Au temple de Louxor nous trouvons sur le pylône⁽⁴⁾ une scène représentant dans un groupe de dix guerriers divers types des ennemis coalisés de l'Égypte⁽⁵⁾.

Il y a là des Sémites et des Hittites, mais il y a aussi trois types différents (1, 6, 10) avec une coiffure caractéristique, à savoir une sorte de casquette ceinte d'une couronne de plumes⁽⁶⁾. Cela se rattache

⁽¹⁾ Dans le texte de Louxor du « poème de Pentaour » (*Rev. ég.*, t. III, p. 160), Karkiša et Louka figurent l'un à côté de l'autre.

⁽²⁾ Il est donné par M. W. M. Müller (*Asien und Europa*, p. 355).

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 361 et 362.

⁽⁴⁾ G. DARESSY, *Notice explicative des ruines du temple de Louxor* (Le Caire 1893), p. 23 et 24. Rosellini, dans l'index placé en tête des *Monumenti storici*, attribue à tort le pylône à Ramsès III. Cf. BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 148.

⁽⁵⁾ ROSELLINI, *Monumenti storici*, pl. 104; CHAMPOLLION, *Monuments*, pl. 324. W. M. Müller cite (*Asien und Europa*, p. 361) la planche 314, mais dans l'édition de Champollion il avait été commis une erreur corrigée dans l'explication introductive : « Planches CCCXXIII et CCCXXIV (numérotées par erreur CCCXIV) ». Le dessin de Rosellini est reproduit par M. W. M. Müller (*l. c.*).

⁽⁶⁾ M. W. M. Müller (*l. c.*, p. 362)

écrit : « Der pontische Schild und das rasierte Gesicht lehren, dass wir es mit Stämmen zu thun haben, die dem hethitischen Kulturkreise nahestehen ». Mais le bouclier, nous le voyons seulement chez un (le premier) des guerriers. Cela pourrait s'expliquer si l'on supposait que les mains droites chez le sixième et dixième soldat sont cachées, et que l'artiste égyptien ne sut pas vaincre la difficulté technique de représenter une partie du bouclier. Mais on ne peut pas passer sous silence qu'aussi le huitième soldat (avec le type sémite) a la main gauche voilée. Quant au « rasiertes Gesicht », on ne peut rien dire sur la moustache, à cause du caractère d'esquisse que porte la scène. Les barbes sont parfaitement visibles, surtout chez Rosellini, et le neuvième soldat qui a, chez Rosellini, l'aspect d'un individu rasé ou imberbe, fait chez Champollion également l'impression d'être un homme barbu, ce qui détruit l'argument de M. Max Müller.

admirablement à l'information transmise par Hérodote, que les Lyciens marchant avec Xerxès contre la Grèce avaient sur la tête des bonnets couronnés de plumes⁽¹⁾. La coiffure représentée dans les reliefs de Louxor du temps de Ramsès II se répète sous Ramsès III à Médinet-Habou chez les peuples Danona, Pourasati, Šakarouša, Zakara⁽²⁾, d'où la possibilité de conclure que le nom Louka avait un caractère collectif. Les Égyptiens ayant affaire aux pirates sous Aménophis III⁽³⁾, puis sous Ramsès II à des alliés héthéens, plumés eux aussi et d'un type apparenté à ceux-là, ne s'attardèrent pas à chercher des distinctions ethnographiques exactes : ils les englobèrent tous sous le nom des principaux parmi eux, des Louka⁽⁴⁾.

Ces Lyciens, qu'étaient-ils ?

Hérodote nous a conservé la légende d'après laquelle les fils d'Europe, Sarpédon et Minos, se seraient disputé la domination sur la Crète. Minos vainquit et chassa Sarpédon, qui alla avec ses adhérents en Asie, « au pays de Milyas⁽⁵⁾ ». « Ce pays est maintenant habité par les Lyciens,

⁽¹⁾ Λύκιοι... εἶχον... περι δὲ τῆσι κεφαλήσι πῖλους πτεροῖσι περιεστεφανωμένους (VII, p. 72), éd. Teubner, t. II, 1901, p. 179 et 180.

⁽²⁾ M. W. M. Müller insiste sur ce point (*l. c.*, p. 362 et 363) et M. Daressy, dans son *Guide du temple de Louxor* (1893), fait la même remarque. En décrivant le pylône de Ramsès II, il reconnaît « les peuples d'Asie Mineure : Sakalaš, Turša, Dšakari... », quoique ces noms ne se trouvent point dans les textes relatifs à la bataille de Kadech (DARESSY, *l. c.*, p. 24).

⁽³⁾ Voir plus haut.

⁽⁴⁾ W. M. MÜLLER, *l. c.* Je ne mentionne pas pour l'instant l'instructive omission des Louka dans les comptes statistiques de Minéptah victorieux.

⁽⁵⁾ Hérodote, I, p. 173, éd. Teubner, t. I, 1899, p. 98 : ἐς τὴν γῆν Μιλυάδα.

Dans un autre passage (IV, p. 45), Hérodote raconte sur Europe que « ἐκ τῆς Ἀσίας τε φαίνεται εὐῶσα καὶ οὐκ ἀπικομένη ἐς τὴν γῆν ταύτην, ἥτις νῦν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων Εὐρώπη καλεῖται, ἀλλ' ὅσον ἐκ Φοινίκης ἐς Κρήτην ἐκ Κρήτης δὲ ἐς Λυκίην ». Cette migration d'Europe, de la Crète en Syrie, répond à la légende ci-dessus sur la migration de Sarpédon ; est-ce qu'Europe s'était mise en route avec son fils ? Dans l'*Ausführliches Lexikon der gr. und röm. Mythologie* de M. W. H. Röscher (Leipzig chez Teubner, t. I, p. 1410 et seq.) la Lycie n'est point mentionnée dans l'article sur Europe. Dans le même article nous lisons : « erhielt auch von dieser Europa ein Teil der Erde den Namen », et en tête des sources est cité Hérodote. Cela conduit à la confusion, car précisément Hérodote en doutait : ἡ δὲ δὴ

mais je dis que c'était la Milyade et les Milyadiens s'appelaient alors Solymes. «Hérodote ajoute que, sous Sarpédon, les Lyciens portaient le nom de Termiles et qu'aujourd'hui encore ils sont ainsi appelés par leurs voisins». Le nom de Lyciens proviendrait de l'Athénien Lykos, fils de Pandion, qui, chassé par son frère Égée, s'était réfugié chez les Termiles⁽¹⁾. Les Lyciens — affirme toujours Hérodote — sont pour les mœurs en partie crétois et en partie cariens. Mais ils ont une coutume propre et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs : ils établissent la descendance de leurs familles en ligne maternelle et non paternelle. «Si l'on demande à quelqu'un à quelle famille il appartient, il donnera sa généalogie du côté maternel et il citera les mères comme ses ancêtres. Et si une femme libre se marie à un esclave, les enfants sont considérés comme nobles; mais si un homme libre, et fût-il parmi les plus haut placés, prend pour femme une étrangère ou une concubine, les enfants sont considérés comme *ἀτιμοί*⁽²⁾.»

Le lien entre les Lyciens et la Crète, sur lequel Hérodote insiste, est vraisemblable; le nom de Termiles est confirmé par les inscriptions lyciennes⁽³⁾. La légende sur l'Athénien Lykos est une réminiscence de l'hellénisation des Termiles, qui a eu lieu de très bonne heure. Il est digne de remarque que ce peuple ne porte pas dans les monuments égyptiens son nom autochtone mais le nom soi-disant athénien, ce qui prouve de très anciennes influences helléniques⁽⁴⁾.

Εὐρώπη οὔτε εἰ περιρρυτός ἐστι γινώσκειται πρὸς οὐδαμῶν ἀνθρώπων, οὔτε ὀκόθεν τὸ οὐνομα ἔλαβε τοῦτο, οὔτε ὅστις οἱ ἦν ὁ θέμενος φαίνεται, εἰ μὴ ἀπὸ τῆς Τυρίας φήσομεν λαβεῖν τὸ οὐνομα τὴν χώραν etc. (IV, p. 45, éd. Teubner, t. I, p. 340).

⁽¹⁾ Répété chez Hérodote (VII, p. 92; éd. Teubner, t. II, 1901, p. 180): Λύκιοι δὲ Τερμίλαι ἐκαλέοντο ἐκ Κρήτης γεγονότες, ἐπὶ δὲ Λύκου τοῦ Πανδίωνος ἀνδρὸς Ἀθηναίου ἐσχον τὴν ἐπωνυμίην. La notice d'Hérodote est reproduite par Strabon (*Geographica*, p. 573 et 667, éd. Teubner,

t. II, 1899, p. 804, et t. III, 1898, p. 330), qui compare son opinion sur les Solymes avec l'opinion d'Homère.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, p. 173 : Pareillement Nicolas de Damas, un polygraphe grec du 1^{er} siècle avant J.-C. : Λύκιοι τὰς γυναῖκας μᾶλλον ἢ τοὺς ἀνδρας τιμῶσι καὶ καλοῦνται μητρόθεν τὰς τε κληρονομίας ταῖς θυγατράσι λείπουσιν, οὐ τοῖς υἱοῖς (Ἐθῶν συναγωγή, *Historici Græci minores*, éd. Teubner 1870, t. I, p. 148).

⁽³⁾ HALL, *The oldest Civilisation of Greece*, p. 88 et seq.

⁽⁴⁾ M. Hall (*l. c.*) écrit : «This partial

Les droits éminents de la femme, décrits par Hérodote, peuvent témoigner pour le caractère non-aryen des Lyciens⁽¹⁾, mais ils sont la propriété commune de divers peuples primitifs⁽²⁾. Si les Lyciens étaient apparentés aux Crétois autochtones ou Étéocrétois, il faut nous demander ce qu'était ce dernier peuple. Les Grecs le considéraient toujours comme un peuple barbare, et la pierre de Praisos⁽³⁾, trouvée il y a une dizaine d'années et conservée maintenant au Musée de Candie⁽⁴⁾, laisse supposer, par sa bizarre inscription, qu'il ne se rattachait ni aux Aryens ni aux Sémites⁽⁵⁾. Croyant à la parenté entre les Lyciens et les Étéocrétois, nous sommes obligés d'admettre que les Lyciens aussi n'étaient ni Aryens ni Sémites. Cette hypothèse trouve une pleine confirmation dans l'examen

hellenization of the Lykians cannot have taken place till the Mycenaean period, if the prae-Mycenaean culture is prae-hellenic. Whether the mention of Luka (= Lykians) on Egyptian monuments of the fourteenth century B. C. proves it to have taken place before that date is doubtful. The name is mentioned in the preceding century, when the King of Alashiya, etc.». Si donc l'hellénisation n'a pas encore eu lieu, comment le roi d'Alasija dans la correspondance cunéiforme et les monuments égyptiens appelle-t-il les Termiles par leur nom grec? D'ailleurs la chronologie de M. Hall est fautive; Ramsès II vivait au XIII^e et non au XIV^e siècle.

⁽¹⁾ Comme le veut M. Hall (*l. c.*, p. 88).

⁽²⁾ A. H. SAYCE, *The ancient Empires of the East*, 1883, p. 99 et 100 : «It is the rule among primitive tribes to trace the descent through the mother and not through the father». Sayce cite Lubbock et donne comme exemple les peuples de la côte occidentale de l'Afrique, de l'Afrique centrale, du Congo, de Madagascar, des Indes, de Sumatra, de l'Amérique du Nord

et même de l'Australie. Quant à l'Égypte, M. Maspero (*Contes populaires*, 2^e éd., 1889, p. 6) dit : «... La préséance accordée ici (*Le conte des deux frères*) à la mère sur le père était de droit commun en Égypte : nobles ou roturiers, chacun indiquait la filiation maternelle de préférence à la paternelle. On s'intitulait : «Ousirtasen, né de la dame Monkhit» ou bien «Sesousri, né de la dame Ta-Amon», et on négligeait le plus souvent de citer le nom du père...».

⁽³⁾ Hall (*l. c.*) à la page 87, écrit correctement Praisos; à la page 89, il écrit par erreur Praistos.

⁽⁴⁾ ARTHUR J. EVANS, *Primitive Pictographs*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. XIV, 1894, p. 354 et 355.

⁽⁵⁾ Hall (*l. c.*, p. 87) écrit : «A group of letters ANAIT, which occurs in it, might be taken to refer to the Semitic goddess Anait and so to be taken a Semitic origin for the Eteokretans». Mais Evans (*l. c.*, p. 354) insiste avec raison sur la probabilité de l'influence phénicienne. L'inscription elle-même ne parle nullement en faveur du caractère sémitique.

linguistique des inscriptions lyciennes⁽¹⁾. Leur langue est étroitement apparentée aux parlers de Carie, de Pisidie et de Cilicie. D'après le témoignage des noms de localités et de personnes, une langue semblable était parlée aussi par les plus anciens habitants de la Mysie, de la Lydie et de la Phrygie⁽²⁾. Cette race non-aryenne et non-sémitique précéda les Grecs dans la possession des territoires depuis la Crète jusqu'à l'Asie Mineure. Selon toute vraisemblance c'est la même race à laquelle appartenaient les Hittites, adversaires de l'Égypte, et peut-être aussi les Étrusques⁽³⁾. La communauté de sang unissait à Kadech les ennemis de Ramsès II.

A côté des Louka nous avons sept autres peuples, Pidasa, Dardni, Masa, Karkiša, Keškeš, Ariwana(?) et Kazauaden. Même si nous laissons de côté la métathèse Pidasa-Pisidie, en tout cas douteuse, nous devons reconnaître une grande force aux arguments de Hall⁽⁴⁾, d'après lesquels le nom PDS apparaît si souvent en connexion avec les Lélèges qu'il faut le considérer comme appartenant à cette race. Les Lélèges étaient membres du même groupe non-aryen et non-sémitique de peuples que les Lyciens et les Étéocrétois. Les Dardni peuvent être les Dardaniens; nous ne savons rien de certain sur leur race. Les Masa sont peut-être les Mysiens. Hall affirme qu'ils étaient sans doute Aryens, mais il ne donne pas de preuves⁽⁵⁾. Les Karkiša = Kalkiša répondent très bien aux Ciliciens, vu surtout que l'affinité de la langue lycienne avec le dialecte de Cilicie est établie, comme je l'ai remarqué plus haut; Keškeš semble être une forme corrompue du même nom. Quant aux énigmatiques Ariwana (Junan? Iljuna? Mauna?), chacune des formes envisagées peut donner lieu aux

⁽¹⁾ Hall (*l. c.*, p. 90) d'après Kretschmer (*Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*) et Kalinka.

⁽²⁾ Hall, p. 91.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 103.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 99 et 100.

⁽⁵⁾ « Masa, Dardenni and Shardina, perhaps also Maunna, are mentioned among the tribes, who came into contact with the Egyptians about 1200 B. C. They were quite possibly Mysians, Dardanians,

Annales du Service, 1915.

Sardians and Mæonians, but although the Mysians, who at a later date than this were still astride the Hellespont, were no doubt Aryans, there is nothing to show that the other tribes mentioned were... » (*Ibid.*, p. 96). Une nouvelle inexactitude chronologique se fait jour dans ces quelques lignes : Masa, Dardenni et Maounna (Ariwana) apparaissent seulement à la bataille de Kadech, qui fut livrée peu de temps après 1300.

hypothèses. Je ne tente point la solution du problème de ce peuple; je remarque uniquement que M. Maspero paraît avoir raison en soutenant l'ancienne lecture de M. de Rougé du signe initial de l'œil «ari» (= ili)⁽¹⁾; mais si l'on doit en conclure qu'il s'agit d'Ilion, je n'oserais l'affirmer. Sur les Kazuaden une lumière inespérée a été répandue par les tablettes des archives héthéennes de Boghaz-kieui, trouvées par M. Winckler. Ils y figurent comme Kizwadna⁽²⁾, et ils font l'impression d'être de proches parents des Mitani. On a retrouvé le traité réglant les rapports du roi héthéen, Moursil et Hattousil, le Khatasar égyptien, avec Sounassoura de Kizwadna. Ce pays avait été soumis à la suprématie héthéenne au temps du grand-père de Sounassoura; le peuple assujetti avait émigré au pays d'Isouna. La reine Pidoukhipa, femme de Hattousil et mère de Doudhalia, qui correspondait avec Naptéra, femme de Ramsès II⁽³⁾, était originaire de Kizwadna. Si donc les Kazuaden-Kizwadna étaient du même sang que les Mitani, ils seraient Aryens, comme l'indiquent les divinités de Mitani, Mithra, Varuna, Indra et Nasatja, les jumeaux connus par les Védas⁽⁴⁾. Mais les archives de Winckler, d'une valeur immense, n'ont pas été encore explorées en entier d'une manière approfondie et il s'écoulera des années avant qu'elles le soient. Winckler lui-même exprime ses opinions avec de prudentes réserves, et il est juste que nous nous abstenions aussi d'un jugement

(1) F. ROBIΟΥ, *Leçon de M. de Rougé, Mélanges d'arch. ég. et assyr.*, 1875, p. 267. La leçon de M. de Rougé, au Collège de France, est de 1869; cf. MASPERO, *Recueil de travaux*, t. VIII, 1886, p. 84.

(2) *Mitteil. der deutschen Orient-Gesellschaft*, n° 35, Berlin 1907, p. 33 et 48.

(3) *Ibid.*, p. 21.

(4) M. Ed. Meyer (*Das erste Auftreten der Arier in der Geschichte*, dans les *Sitzungsberichte der kön. preuss. Akad. d. Wissensch.*, 1908, I) souligne l'importance énorme du fait que les mêmes dieux, que les habitants du Pendjab vénéraient aux temps védiques, se rencontrent en même temps 400 milles plus à l'ouest

comme les dieux des Aryens de Mitani. Cela sert à M. Meyer pour confirmer sa théorie, d'après laquelle la sortie des Aryens de leur patrie commune eut lieu dans les premiers siècles du second millénaire avant J.-C., dans la direction sud-est, vers la vallée de l'Inde, dans celle d'ouest vers l'Iran, la Médie, la Perse et plus loin. La différenciation se serait accomplie plus tard, surtout à cause de l'apparition du prophète Zarathustra (*l.c.*, p. 17 et 18). Mais si nous rencontrons chez les Mitani des dieux aryens, cela témoigne pour la race de la dynastie régnante (Kherri?) mais non pour celle du peuple soumis.

définitif⁽¹⁾. Les tablettes de Boghaz-kieui donneront sans doute une quantité de documents qui ont échappé à l'attention de Winckler, quand il en passa la revue hâtive et tout à fait provisoire. On peut donc nourrir l'espérance bien fondée que les études des années prochaines sur les archives héthéennes nous fourniront encore plusieurs détails d'importance capitale sur les peuples qui ont lutté contre Ramsès II.

Mais bien que nous restions dans l'incertitude sur les détails, ce qui d'ailleurs vaut mieux que les hypothèses confuses et fragiles, le caractère général du groupe de peuples qui aidèrent à Kadech les Héthéens contre les Égyptiens est clair. Nous y avons des tribus asiatiques non-aryennes, mélangées probablement avec des tribus grecques, et unies par la commune culture mycénienne et le fond racial commun pélasgique⁽²⁾.

II. LA GUERRE LIBYQUE SOUS MINÉPHTAH.

Les peuples septentrionaux de la Mer apparaissent sous Minéphthah en une si étroite connexion avec l'invasion libyque, qu'il est impossible de séparer ces deux faits et qu'il faut les traiter d'ensemble. Passons d'abord une revue des sources.

I. LA GRANDE INSCRIPTION DE KARNAK.

Cette inscription se composait à l'origine de quatre-vingts lignes gravées sur le côté intérieur (occidental) du mur qui rattache à l'Est le temple principal de Karnak au pylône numéroté VII sur le plan de Bædeker, et qui est le plus septentrional des pylônes du nord⁽³⁾. La partie la plus haute du texte manque aujourd'hui. La grande inscription

⁽¹⁾ M. J. Garstang, se référant à la brochure de Winckler et en arrivant à ces dieux « indo-germaniques », ajoute : « This portion of the report is the least satisfactory. There is a plunge into theories, which may indeed be based upon a clear judgment of all the evidence before the author, but the materials are not all before the reader; the arguments and the

sequence of the dates are confused, and the conclusions hesitating and obscured » (*Annals of Archaeology and Anthropology*, issued by the Liverpool Institute of Archaeology, 1908, p. 46).

⁽²⁾ HALL, *l. c.*, p. 217.

⁽³⁾ BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 240; BÆDEKER, *Égypte et Soudan*, 1908, où le plan est intercalé entre les

de Karnak fut mentionnée pour la première fois par Champollion, publiée en partie par MM. Lepsius et Brugsch, en entier par MM. Dümichen, Mariette et de Rougé⁽¹⁾. Aucune de ces éditions n'est exacte; M. Breasted les a comparées et complétées toutes d'après les photographies puis il les a traduites⁽²⁾, mais son travail n'est pas le dernier mot de la science. Récemment M. W. M. Müller a comparé sur les lieux avec l'original⁽³⁾ les textes de M. de Rougé, augmentés des variantes de MM. Dümichen et Mariette : c'est la meilleure édition⁽⁴⁾.

pages 256 et 257, d'après Mariette avec additions de Legrain. Mariette (*Karnak*, 1875, pl. 55) donne les fins des lignes 79 et 80, mais il n'a pu y reconnaître aucun signe. Dans son texte explicatif (p. 75) nous lisons : « Il est bon de noter que l'inscription se termine avec la ligne 79 et qu'au delà la muraille n'a reçu aucune décoration ». M. Max Müller (*Egyptological Researches*, Washington 1906, pl. 32) donne seulement la fin de la ligne 79 et pas une trace de la ligne 80. M. Breasted (*l. c.*, p. 240) écrit que le nombre primitif est de 80, mais à la page 252 il termine sa traduction de l'inscription au début de la ligne 76, dont il note l'existence avec une barre seulement, et il ajoute : « These are the last two lines of text preserved; they are too fragmentary for use here. Mariette (*Karnak*, texte p. 75) states that there are two more lines, but this plate (55) gives l. 78-80 without any visible signs. » Il y a ici une petite inexactitude : chez Mariette les lignes 76 et 77 sont fragmentaires mais elles conservent, la première surtout, un nombre considérable de signes; après la ligne 77 sont encore indiquées les fins de trois lignes (78-80) et la ligne 78 a deux *n* visibles. M. Max Müller

(*l. c.*) a reconnu en plus, à la fin de la ligne 79, le signe *j* et le déterminatif de l'abstraction.

⁽¹⁾ Pour la bibliographie, voir BREASTED, *l. c.*, p. 240, et W. M. MÜLLER, *l. c.*, p. 25 et 26. M. Breasted écrit que le texte fut « noted first by Champollion », mais il ne cite pas l'ouvrage; M. Müller se réfère aux *Notices manuscrites* (t. I, p. 193) et il remarque : « I have it not at the hand at this moment ». Le titre bizarrement cité se rapporte à l'ouvrage *Monuments de l'Égypte et de la Nubie, Notices descriptives conformes aux manuscrits autographes rédigés sur les lieux* (Paris 1844-1875, l'autographe in-4°). Cet ouvrage se trouve entre autres au Musée du Caire, où je l'ai connu. Dans le passage cité par M. W. M. Müller, Champollion écrit qu'il a reconnu la légende de Minéptah, mais il n'a pas compris le contenu de l'inscription; du moins il n'en donne rien.

⁽²⁾ *l. c.*, p. 241 et 252.

⁽³⁾ *Egyptological Researches, Results of a Journey in 1904*, Washington 1906 : « The result will, I hope, establish a good basis for the text; only some minuties partly indicated in my marginal notes, may be decided by further examination ».

⁽⁴⁾ Les fragments de Legrain (*Ann. du*

La grande inscription de Karnak est un des plus longs documents conservés sur les parois des temples d'Égypte, et elle nous renseigne exactement sur les circonstances qui ont conduit à la bataille de Minéptah avec les peuples libyo-méditerranéens, et sur les conséquences de la guerre.

La prééminence accordée dans le texte au dieu Phtah permet de conclure que l'original avait été rédigé à Memphis, mais nous ne connaissons pas l'original. Le style emphatique et plein de métaphores rend la traduction difficile au plus haut degré⁽¹⁾.

II. LA COLONNE DU CAIRE.

Ce monument fut découvert par M. Brugsch mais celui-ci ne l'a pas publié⁽²⁾. C'est un fragment d'une colonne de granit transféré par M. Maspero de la cour du Ministère de l'Instruction publique au Musée du Caire et publié en 1881⁽³⁾. L'importance de l'inscription consiste surtout dans l'indication de la date de l'invasion libyque. Le texte conservé est très exigü. Le dieu remettant le glaive à Minéptah dit : « Je te donne que tu coupes les têtes aux Libyens⁽⁴⁾ et que tu repousses leur attaque ». Le fragment de l'inscription historique a la teneur suivante : « L'an 5, le second mois de la saison d'été (*Šom*) on vint annoncer à Sa

Service des Antiquités, t. II et IV) sont sans importance. BREASTED, *l. c.*, p. 240; W. M. MÜLLER, *l. c.*, p. 27.

⁽¹⁾ BREASTED, *l. c.*, p. 240 et 241.

⁽²⁾ *Geschichte Aegyptens unter den Pharaonen*, Leipzig 1877, p. 577 : « Diese Jahreszahl (5) ist durch ein von mir in Kairo entdecktes Denkmal ein für allemal festgestellt. Sieh darüber meine im Druck befindliche Arbeit, *Ueber die libyschen Völker im 14 und 13 Jahrh. vor Chr. Geb.* ». Je ne sais si ce travail a jamais paru.

⁽³⁾ MASPERO, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1881, p. 118, § 17, h.

⁽⁴⁾ Breasted (*Anc. Rec.*, t. III, p. 253) traduit : « I cause that thou cut down the chiefs of Libya, whose invasion thou hast turned back ». Par contre M. Maspero (*Aeg. Zeitschr.*, 1881, p. 118) traduit : « Je donne que tu tranches les têtes des Libou, que tu repousses leur assaut ». Le fragment de la colonne, vu par moi au Musée, représente un dieu, mais il ne nous indique par rien qui est ce dieu. La tête manque, et le poing gauche tient le signe de la vie *ankh*. C'est certainement Phtah, qui, d'après la grande inscription de Karnak, apparut à Minéptah avant la bataille et lui inspira

Majesté : « A fait l'incursion le misérable chef des Libyens avec... des hommes et femmes, Šakaleš... »⁽¹⁾.

III. LA STÈLE D'ATHRIBIS.

Cette stèle fut trouvée dans le Delta méridional par M. Maspero, qui en publia le texte d'après estampage en 1883⁽²⁾. Suivant la description de M. Maspero c'était une stèle de granit, haute de deux mètres, endommagée en bas et sur les côtés, fendue en deux parties; de chaque ligne il manquait un tiers. M. Maspero, publiant le texte d'après estampage, ce qui est toujours incertain, annonça qu'il donnerait une description exacte de la stèle aussitôt que celle-ci aurait été transférée au Musée du Caire. Malheureusement le monument fut détruit pendant le soulèvement d'Arabi; il est perdu et nous sommes obligés de nous contenter pour toujours de la copie, à moins qu'un hasard heureux ne nous donne un monument identique⁽³⁾. La stèle d'Athribis, contenant un récit de la

la confiance. Phtah apparut avant la victoire de Minéptah; donc la traduction de M. Breasted me semble inadmissible; des chefs il n'en est pas question non plus. M. Breasted a pris la seconde partie de la phrase pour le passé, en s'appuyant évidemment sur l'emploi de la forme *n* du verbe *repousser*. Mais cette difficulté grammaticale est aussi, il me semble, apparente seulement. M. Erman, dans sa *Grammaire égyptienne*, 1894, p. 82, écrit : « Seit dem m. R. wird die *n*-Form meist in ganz anderer Weise gebraucht; sie fügt einem vorangehenden Satze oder Worte eine denselben näher ausführende Nebenbemerkung ». Cela peut être appliqué précisément au cas présent. De même le poétique *ὑστερον πρότερον* dans les paroles du dieu ne nous étonne pas; c'est ordinaire dans le style pompeux. La

colonne du Caire se rattache étroitement à la pieuse légende qui courut sur la conversation de Phtah avec le Pharaon; la grande inscription de Karnak dit expressément que Phtah, dans une vision miraculeuse, remit un glaive à Minéptah. C'est cette scène qui est représentée par notre fragment.

⁽¹⁾ En comparant l'édition de M. Maspero avec l'original, j'ai observé quelques fautes insignifiantes dans la transcription du protocole royal; en outre, les restes de la seconde ligne de l'inscription historique sont déchiffrés d'une façon erronée.

⁽²⁾ *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1883, § XXV, p. 65-67.

⁽³⁾ Breasted, ignorant absolument le sort de la stèle, écrit : « As Maspero has published only from the squeeze, his

campagne libyque, est un complément précieux du grand texte de Karnak; elle nous donne la date exacte de la victoire de Minéphtah et une liste des tués, des prisonniers et du butin, qui peut servir à la comparaison et au contrôle des détails contenus dans le premier document.

IV. LA STÈLE D'ISRAËL.

En 1896, M. Flinders Petrie découvrit parmi les ruines du temple funéraire de Minéphtah à Thèbes une stèle d'Aménophis III, au revers de laquelle se trouvait un hymne célébrant la victoire de Minéphtah sur les Libyens. Ce document est devenu fameux à cause de la mention d'Israël, et, depuis le temps des premiers travaux de M. Petrie et de Spiegelberg⁽¹⁾, il a suscité une littérature énorme⁽²⁾. Pour notre but il est néanmoins d'une importance très restreinte, car il ne contient pas de faits qui ne soient mentionnés déjà dans la grande inscription de Karnak; les alliés septentrionaux des Libyens n'y sont même pas mentionnés d'un seul mot.

text is sometimes uncertain and a collation with the original is much needed » (*l. c.*, t. III, p. 253). Un vœu impossible à réaliser! L'information sur la perte infortunée du monument, je la tiens de M. Maspero et de M. Daressy, qui lui-même l'a reçue de M. Maspero.

⁽¹⁾ PETRIE, *Egypt and Israël*, dans la *Contemporary Review* de mai 1896; SPIEGELBERG, *Der Siegeshymnus des Meineptah* (*Zeitschr. für äg. Sprache*, t. XXXIV); le même chez PETRIE, *Six temples at Thebes*, 1897. Breasted cite inexactement parmi la bibliographie du texte de la stèle d'Israël: GRIFFITH, *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, t. XIX, 1897, p. 293-300. Dans ces pages Griffith donne diverses *Notes*, mais à Minéphtah se rapportent uniquement les pages 298 et 299, — *the Israël Stele*.

La stèle d'Israël devait être, comme la grande inscription de Karnak, d'origine memphite, vu l'adoration du dieu Phtah à la ligne 19. Il est digne d'attention que le fragment de la copie de Karnak publié par DÜMICHEN, *Hist. Inschr.*, remplace Phtah par Ammon, ce qui indique, comme le remarque avec raison Spiegelberg (*Zeitschr. für äg. Sprache*, t. XXXIV, p. 20), la rédaction des prêtres thébains. Breasted (t. III, p. 256) prétend que le fragment de Karnak fut édité de nouveau par Erman au tome XXXIV de la *Zeitschr. für äg. Sprache*; là, dans les pages 4 et 9, le texte de Dümichen est reproduit dans le but d'une comparaison avec la stèle d'Israël, mais ce n'est pas une publication nouvelle.

⁽²⁾ La bibliographie a été donnée en partie chez Breasted (*l. c.*, t. III, p. 257).

V. LES PAPYRUS ⁽¹⁾.

Dans les papyrus Anastasi conservés au British Museum, on trouve quelques références, d'ailleurs très vagues, à la guerre de Minéptah ⁽²⁾. Chabas ⁽³⁾ a découvert, dans un des papyrus du Musée de Berlin, la lettre d'une prêtresse libanienne à une personne de sa connaissance habitant à Péluse; cette lettre donne l'information que Minéptah appela la cavalerie syrienne pour vaincre les Libyens.

En s'appuyant sur les données de la grande inscription de Karnak, et en les complétant par celles des autres sources, on peut exposer le récit de la guerre libyque.

La grande inscription de Karnak commence par un titre où sont nommés les peuples vaincus par le Pharaon. Sont lisibles les noms : Akaouaša, Tourouša, Roukou (ou Loukou), Šaraden et Šakrouša (ou Šaklouša) ⁽⁴⁾. Ces peuples sont compris sous la rubrique générale de : « Les hommes du Nord, venant de tous les pays ». Les Loukou sont naturellement identiques avec les Louka de Ramsès II ⁽⁵⁾; les quatre autres peuples furent l'objet de longues dissertations et controverses savantes.

⁽¹⁾ Breasted, dans les *Ancient Records of Egypt*, n'en tient presque pas compte; il cite seulement le journal du gardien de frontière (Papyrus Anastasi III), t. III, p. 270 et 272.

⁽²⁾ Pap. Anastasi II et III, cf. MASPERO, *Du genre épistolaire*, 1872, p. 82 et 77; CHABAS, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 93, et *Études sur l'antiq. hist.*, 2^e éd., p. 219; LAUTH, *Aeg. Texte*, 1867, p. 664 et seq.

⁽³⁾ *Études sur l'antiq. hist.*, p. 215-217.

⁽⁴⁾ Devant Akaouaša on voit encore la fin d'un autre nom géographique, mais il est impossible d'en tirer quelque chose. Restent les traces de *d* ou *ša*, *i* et le déterminatif géographique (W. M. MÜL-

LER, *Egyptological Researches*, pl. 17). On lit Akaouaša sur l'inscription de Karnak (l. 1), Akajouaša (*ibid.*, l. 54), Akouaiša sur la stèle d'Athribis (l. 13).

⁽⁵⁾ Schrader (*Zeitschr. für äg. Sprache*, 1879, p. 47) s'oppose à l'identification des Louka de Ramsès II avec les Loukou de Minéptah, en insistant sur la différence d'orthographe. Le nom des Louka de Minéptah s'écrit, prétend-t-il, avec le signe des mains levées  pour *ka*, celui des Louka de Ramsès II, avec une coupe  pour *k*. La subtilité de M. Schrader est complètement sans fondement. Au début même de la grande inscription de Karnak, Louka est écrit avec la coupe. Où est donc la différence d'orthographe?

I. ΑΚΑΟΥΑΣΑ. — M. Brugsch⁽¹⁾ les tenait pour Libyens, MM. Lauth⁽²⁾ et E. de Rougé⁽³⁾ y reconnurent en même temps les Achéens et Waldemar Schmidt⁽⁴⁾, Chabas⁽⁵⁾, Lieblein⁽⁶⁾ partagèrent cet avis. M. de Rougé avait trouvé une confirmation de ses vues dans ce qu'il croyait avoir distingué parmi le butin spécifié par le document — *des cnémides* répondant admirablement aux cnémides grecques. On a plus tard démontré que le signe sur lequel M. de Rougé avait attiré l'attention n'a rien à faire avec les cnémides⁽⁷⁾, mais cela n'a pas influencé la question de l'identité du peuple Akaouaša avec les Achéens. M. Halévy objecte contre elle que les Égyptiens n'appellent pas les Grecs Achéens dans les documents postérieurs, et il préfère rapprocher le nom hiéroglyphique du libyen Agaouasa⁽⁸⁾. M. Max Duncker également doute fort de l'identité avec les Achéens et porte ses regards vers la Libye⁽⁹⁾. Ed. Meyer⁽¹⁰⁾ s'oppose à l'identification à cause de

⁽¹⁾ *Hist. d'Égypte*, 1859, p. 179 : Qawasa. Plus tard il les rangea parmi les caucaso-calchidiens circoncis, qui, à cette époque, auraient immigré en Libye (Aqaouasha) (*Gesch. Aeg. unter den Pharaonen*, 1877, p. 567 et 577).

⁽²⁾ *Homer und Aegypten*, 1867, p. 14; *Aegyptische Texte aus der Zeit des Pharao Menephtah*, dans la *Z. d. deutsch. Morgenl. Ges.*, 1867, t. XXI, p. 664.

⁽³⁾ *Revue archéol.*, 1867, t. II, p. 95.

⁽⁴⁾ *Assyriens og Aegyptens Gamle Historie*, Copenhague 1872, p. 518. Dans la suite de cet ouvrage, publiée en 1877, M. W. Schmidt présume (p. 620) que les Ouasaša de Ramsès III sont aussi des Achéens.

⁽⁵⁾ *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, 1873, p. 36.

⁽⁶⁾ *Egypten i dess minnesmärken*, Stockholm 1877, p. 118.

⁽⁷⁾ M. W. Pleyte (*Zeitschr. für äg. Sprache*) remarque que si ce signe représentait la cnémide, il serait debout et non horizontal; ce serait donc plutôt une

sorte de bracelet, pour quoi se déclare aussi M. Wiedemann (*Aeg. Gesch.*, p. 475). M. Birch (*Zeitschr.*, 1872, p. 98) a démontré que le signe représente le rasoir, comme le prouvent les spécimens conservés au Musée Britannique. Chabas accepte cette interprétation (*Études sur l'antiq. hist.*, 1873, p. 78); cf. enfin le monument du Caire décrit par M. Borchardt (*Zeitschr.*, 1905, p. 78-79). Probablement, dans la liste du butin, il n'est pas question de rasoirs, mais de couteaux ressemblant aux rasoirs et désignés sous ce nom par les Égyptiens.

⁽⁸⁾ *Journal asiatique*, 1874, 7^e série, t. IV, p. 410.

⁽⁹⁾ *Gesch. des Alterthums*, t. I, 4^e Aufl., 1874, p. 124, note. L'identité est défendue par Alfred von Gutschmidt (*l. c.*). M. Duncker, dans la cinquième édition, s'affermir dans son opinion à cause de la prétendue circoncision des peuples septentrionaux.

⁽¹⁰⁾ *Gesch. des Alterthums*, 1884, t. I, p. 313.

la prétendue circoncision du peuple Akaouaša, mais il conçoit la question d'une manière erronée, comme je le prouverai plus bas. De même M. Wendel tient les Akaouaša pour une tribu libyenne⁽¹⁾. Sayce, tout en admettant qu'ils sont une tribu grecque, voit en eux les Hypachéens de Cilicie⁽²⁾. M. W. M. Müller⁽³⁾ approuve M. de Rougé, de même MM. Hommel⁽⁴⁾, Maspero⁽⁵⁾, Krall⁽⁶⁾, Hall⁽⁷⁾, Breasted⁽⁸⁾ et Lagrange⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ F. C. H. WENDEL, *History of Egypt*, New-York 1890, p. 95.

⁽²⁾ «In the «Aqaiusha of the sea» accordingly scholars have seen the Akhæans of Greek history, and have pointed to the fact that, in the age of Ramses III, their name is replaced by that of the Daanau or Danaans. But the Daanau are already mentioned in the reign of Thotmes III, to whom a poet declares that «the isles of the Daanau» shall be subject. If, therefore, the Aqaiusha are to be identified with the Akhæans of the Greeks, it is better to see in them the Hypakhæans of Kilikia, or the Greek colonists in Cyprus, than the Akhæans of Homeric legends» (A. H. SAYCE, *The Races of the Old Testament*, Oxford 1891, p. 152). A la page 153, M. Sayce se déclare pour la côte nord-est de Chypre, que Strabon appelle «la côte des Achéens».

⁽³⁾ *Asien und Europa*, p. 371.

⁽⁴⁾ *Gesch. d. alten Morgenlandes*, 1895, p. 89; *Grundriss der Geogr. und Gesch. des alten Orients*, 1904, p. 28.

⁽⁵⁾ *Hist.*, II, p. 432. M. Budge (*Egypt under Rameses the Great*, 1903, p. 99) écrit, on ne sait pas pourquoi — comme jadis M. Brugsch — Qaouasha! M. de Rougé (*Revue arch.*, l. c., p. 95) remarque : «Notre grec Ἀχαιός ne venait pas des îles; le texte le fait originaire des

pays de la mer, en se servant du caractère qui représente les régions montagneuses et qu'on oppose souvent au signe des plaines». Il est vrai qu'au début de l'inscription de Karnak, les Akaouaša seulement (et un peuple illisible avant eux) ont le signe de la montagne, mais ce n'est pas intentionnel et important, vu que dans la même inscription, à la ligne 54 (MÜLLER, *Egyptian Researches*, pl. 27), les Akajouša n'ont pas ce signe. Et au poème de Pentaour le signe de la montagne est attribué aux Louka (*Revue égypt.*, t. III, p. 160) qui en sont privés dans l'inscription de Karnak. Quant à la détermination différente Akouaša sur la stèle d'Athribis (ligne 13), cf. W. M. MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 358, et ce qui est dit plus loin dans le présent travail.

⁽⁶⁾ *Grundriss der altorientalischen Geschichte*, Vienne 1899, p. 84.

⁽⁷⁾ M. Hall (*Oldest Civilisation of Greece*, p. 173) ajoute : «It is quite possible, that these Achaians came from the Aegean, perhaps from Crete; Prof. Sayce however prefers to regard them as Cypriotes».

⁽⁸⁾ *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 239 : «not impossibly». *A History of Egypt*, New-York 1905, p. 467 : «possibly».

⁽⁹⁾ *La Crète ancienne*, 1907, p. 143.

M. Petrie⁽¹⁾ en essayant d'identifier tous les alliés des Libyens avec les peuples de l'Afrique du Nord ou des pays voisins, compare le nom Akajouša avec Agbia près de Carthage (9° long. géogr.), Agabis (22° long.) et El Aghwat (3° long.)⁽²⁾.

II. TOUROŠA. — M. Brugsch les considérait comme un peuple libyen⁽³⁾. MM. Lauth⁽⁴⁾ et E. de Rougé⁽⁵⁾ y reconnurent simultanément les Tyrséniens-Étrusques.

L'identité fut acceptée par MM. Waldemar Schmidt⁽⁶⁾, Chabas⁽⁷⁾ et Lieblein⁽⁸⁾. E. de Rougé, en interprétant d'une façon erronée l'inscription de Karnak⁽⁹⁾, crut y découvrir le fait important que les Étrusques tentèrent de s'établir en Égypte et qu'ils entreprirent la guerre à cette intention. Cette assertion fut réfutée par M. Chabas⁽¹⁰⁾, et M. Halévy⁽¹¹⁾ préféra rapprocher le nom géographique libyen Toul-sa. M. Duncker avait d'abord seulement

⁽¹⁾ *A History of Egypt from the XIXth to the XXXth dynasties*, London 1905, p. 113.

⁽²⁾ Rien de plus comique que ce rapprochement de Akajouša avec l'arabe El Aghwat ou plutôt El Aghawat, qui signifie d'abord «les eunuques», et ensuite, les Turcs ne sachant ni lire ni écrire, est devenu un terme géographique : l'origine du nom géographique Aghawat s'explique parce que la localité avait été conférée à l'origine à des eunuques quelconques, comme me l'a expliqué Ahmed bey Kamal. Quel est donc le lien possible entre ce nom purement arabe et les Akajouša hiéroglyphiques? Le D^r Frassari Adamidi (*Bull. de l'Inst. ég.*, 1902, *Les Pélasges et leurs descendants, les Albanais*, p. 7) écrit : «Les Achäivi ou Abaousi» (sic!). Le même auteur, trois ans plus tard (*ibid.*, 1905, *Les invasions de races européennes en Égypte dans les temps préhistoriques*, p. 86), soutient que les Égypto-

logues ont reconnu dans les hiéroglyphes le peuple «Achaïous ou Abaïous» (!).

⁽³⁾ *Hist. d'Égypte*, 1859, p. 179. Plus tard (*Gesch. Aeg.*, 1877, p. 567 et 577) il voyait en eux un peuple calcho-caucasien venu en Libye, enfin les Τρωες (SCHLIEMANN, *Ilios*, p. 824).

⁽⁴⁾ *Aegyptische Texte*, 1867, p. 663.

⁽⁵⁾ *Rev. arch.*, 1867, t. II, p. 39, 93-95.

⁽⁶⁾ *Assyriens og Aegyptens Gamle Historie*, p. 518 et 621.

⁽⁷⁾ *Études sur l'antiq. hist.*, 2^e éd., p. 189. *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dyn.*, 1873, p. 37.

⁽⁸⁾ *Egypten i dess minnesmärken*, Stockholm 1877, p. 118.

⁽⁹⁾ *Rev. arch.*, 1867, t. II, p. 39 : «Le Tuirsha (l'Étrusque) a pris toute l'initiative de la guerre».

⁽¹⁰⁾ *Études sur l'antiquité hist.*, p. 209 et 210.

⁽¹¹⁾ *Journal asiatique*, 1874, 7^e série, t. IV, p. 410.

douté de l'identité avec les Tyrséniens⁽¹⁾ et s'était déclaré pour l'origine libyque; il s'est fortifié dans cet avis par la croyance en la prétendue circoncision des peuples du Nord⁽²⁾. M. Ed. Meyer admit comme possible que les Tourouša étaient les pirates tyrséniens bien connus par les légendes grecques, mais non les Étrusques⁽³⁾. M. Wendel les regarda comme une tribu libyenne⁽⁴⁾. M. W. M. Müller⁽⁵⁾ ne rejette pas l'hypothèse de M. de Rougé et considère l'identification avec les Étrusques comme vraisemblable. Mais ses preuves, que les Tourouša fussent venus de contrées plus lointaines que leurs compagnons d'Asie Mineure, sont fragiles⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ *Gesch. des Alt.*, t. I, 4^e Aufl., 1874, p. 124, note. L'identité est défendue par M. Alfred von Gutschmid dans la recension de l'ouvrage de Duncker (*Kleine Schriften*, t. I, 1889, p. 311).

⁽²⁾ *Gesch. des Alt.*, t. I, 5^e éd., 1878, p. 152.

⁽³⁾ *Gesch. des Alt.*, t. I, 1884, p. 313. La plus ancienne mention des Tyrséniens se trouve dans l'hymne homérique à Dionysos; ils y apparaissent comme pirates punis par le dieu. Cet hymne, d'après la langue et le style, peut appartenir au VII^e ou au VI^e siècle avant J.-C. D'autres légendes sur les Tyrséniens furent recueillies par M. J. L. Myres (*A History of the Pelasgian theory*, au *Journal of Hellenic Studies*, t. XXVII, 1907).

⁽⁴⁾ *History of Egypt*, 1890, p. 95.

⁽⁵⁾ *Asien und Europa*, p. 371. Aussi *Egyptological Researches*, 1906, p. 27 : Etruscans (Tursha).

⁽⁶⁾ La preuve en doit être d'abord le costume différent. Mais nous connaissons seulement le bonnet des Tourouša et M. Müller lui-même (*l. c.*, p. 381) écrit que : « Ihre Kopftracht ist mit der kleinasiatischen verwandt ». Ensuite M. Müller invoque la planche 209 des *Denkmäler*

de Lepsius, où seulement chez les Šairdana et les Tourouša se trouve dans l'annotation hiéroglyphique le complément « de la mer », tandis qu'il manque pour les Zakkara et les Poulousati. Donc il serait certain que les Tourouša sont venus de loin (p. 379), et qu'ils appartiennent certainement aux peuples de l'extrême ouest (p. 381). Regardons de plus près la planche 209 de Lepsius. Nous y voyons deux rangs de prisonniers du temple de Médinet Habou. Au deuxième rang sont : un Héthéen, un Amorite, un Zakkara, un Šardana, un Bédouin, un Touriša et un Poulousati. En effet, chez le Šardana et Touriša se trouve le complément *n pa-ima* (la mer), qui manque aux autres. Mais il faut remarquer qu'à l'exception de l'Héthéen et de l'Amorite, qui constituent à vrai dire le complément du premier rang et portent, comme les figures de celui-ci, le complément hiéroglyphique « capitaine (*pa ur*) » etc., tout le reste porte tantôt le titre *āa-n-* (grand, scribe du peuple *NN.*) . . . tantôt le nom seul. Donc, le Grand du peuple Zakkara, le Šardana de la Mer, le Grand du peuple Šan (Bédouin), le Touriša de la Mer, le Grand du peuple *Pa* (*sic!* le reste du nom

M. Hall⁽¹⁾ doute même de l'existence des Tyrséniens orientaux; il ne veut décidément avoir rien à faire avec les Étrusques, mais il considère cette identification comme absolument invraisemblable et il pense qu'il s'agit de la tribu cilicienne habitant le pays de Tarse. MM. Hommel⁽²⁾, Krall⁽³⁾ et Breasted⁽⁴⁾ tiennent fermement pour les Étrusques. M. Petrie, conformément à sa méthode, cite Turuza près de Carthage (10° long. géogr.) mais une position plus au nord lui paraît plus probable⁽⁵⁾. M. G. Könte essaye de démontrer la justesse de l'hypothèse primitive de MM. Lauth et de Rougé⁽⁶⁾.

III. ŠARADEN (ŠARDANA, ŠARDINA). — Ce peuple apparaît déjà dans des documents plus anciens, pour la première fois, comme les Louka, dans les tablettes de Tell-el-Amarna. Il s'y rencontre trois fois mais dans des lettres tellement difficiles à expliquer ou si fragmentaires que seulement

lousati manque sur le monument endommagé et par conséquent aussi chez Lepsius). L'artiste n'avait pas de place pour les titres les plus longs et il écrivit tantôt l'un tantôt l'autre. Tout peut donc être expliqué par la symétrie. Nous avons du reste un autre témoignage sur la planche 218 de Lepsius (et non 128, comme le dit M. W. M. Müller à la page 379), où sont cités les Poulasati (d'une manière assez indistincte mais sûre, comme le lit aussi M. Müller) et les Touiraša avec le complément «de la mer» (pa-ima). L'argument de M. Müller tombe par conséquent. Ce que nous lisons à la page 381 («... gehörten unbedingt zu den Völkern des fernsten Westens. Darum führt sie die Abbildung achtungsvoll(?) gleich hinter den berühmten Scherdin und vor den breitkronigen Asiaten auf») m'est incompréhensible. De quelle «Abbildung» s'agit-il? de celle du *Voyage* de Mariette 54? M. Müller écrit à la page 372 :

«Curtius. . übergeht alle archäologischen Fragen und zeigt durch Missverständnisse, dass er die ägyptologische Übersetzungslitteratur nur überblättert. Die Förderung (*Ae. Z.*, t. XXI, p. 83) der Frage ist sehr zweifelhaft». Mais dans *Ae. Z.*, 1885, t. XXI, rien de cela!

⁽¹⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, p. 175.

⁽²⁾ *Gesch. des alten Morgenl.*, 1895, p. 89; *Grundriss der Geogr. und Gesch. des Alt. Or.*, 1904, p. 64.

⁽³⁾ *Grund. der altor. Gesch.*, Vienne 1899, p. 84.

⁽⁴⁾ *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 239; *A Hist. of Egypt*, New-York 1905, p. 467.

⁽⁵⁾ *L. c.*, p. 113. Le Dr Adamidi (*Les Pélasges et leurs descendants, les Albanais*, dans le *Bull. de l'Inst. ég.*, 1902, p. 7) pervertit le nom en Tyrshi et l'identifie avec les Étrusques.

⁽⁶⁾ PAULY-WISSOWA, *Real-Encycl.*, XI Halbbd., Stuttgart 1907, col. 750 et seq.

des hypothèses sont possibles. Comme Širdana ils figurent sous Aménophis IV, donc vers 1380, au nord de l'Égypte, et jouent quelque rôle dans les événements syriens, étant mercenaires à la solde de Rib-Abdi à Gebal (Byblos)⁽¹⁾. Ensuite il est question des Širdana dans le *Poème de Pentaour* décrivant la victoire de Ramsès II à Kadech; ils y sont mercenaires du côté pharaonique et le poème les appelle les « prisonniers de Sa Majesté »⁽²⁾. M. de Rougé⁽³⁾ voyait dans cette expression le témoignage du premier conflit entre l'Égypte et les peuples de la Mer. Celui-ci aurait eu lieu probablement, à son avis, pendant la campagne de Sėti I^{er} contre les Libyens : il suppose que cette campagne aurait été commandée par Ramsès II régnant en commun avec son père vers la fin de la vie de celui-ci⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ WINCKLER, *Tell-el-Amarna Letters*, 1896, p. 64, 16 (Širdana), p. 143, 77, 15 (Širdanou), p. 169, 100, 35 (Širdani), p. 209.

⁽²⁾ *Revue égypt.*, t. III, p. 155. Des expressions similaires sont employées deux fois dans le second papyrus Anastasi : 1° Šardana maritimes, qui étaient parmi les prisonniers de Sa Majesté (*Select Papyri*, part II, Londres 1842, pl. 70 verso); 2° les Šaradana amenés par ton glaive faisaient ses compatriotes prisonniers (*ib.*, pl. 67; LAUTH, *Aegyptische Texte*, 1867, p. 666; MASPERO, *Du genre épistolaire*, 1872, p. 83). Cf. E. DE ROUGÉ, *Rev. arch.*, 1867, t. II, p. 102, 103 et 97, et W. M. MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 373. La première expression ressemble si fort à la phrase du *Poème de Pentaour* qu'elle est peut-être transcrite de cette œuvre classique; quant à la seconde, M. W. M. Müller la rapporte à Minéptah. Les Šairdana sont mentionnés aussi dans le papyrus Anastasi n° I, p. 17, l. 32 : « Soldats mercenaires, qui sont près de toi, 1900 Šairdana, 620 Kahaka, 1600 Mašaouaša,

environ 800 nègres, au total 5000 » (E. DE ROUGÉ, *l. c.*, p. 97). M. W. M. Müller (*l. c.*, p. 372) lisait autrement les signes hiéroglyphiques, puisqu'il dit en invoquant le même passage du papyrus Anastasi : « Bei einer (fingierten) Expedition werden 1900 ägyptische Soldaten und 3100 Fremde aufgeführt, darunter 520 Scherdin. . . ». Les papyrus Anastasi sont, il ne faut pas l'oublier, une collection d'exercices plutôt que de documents authentiques : cf. MASPERO, *Du genre épistolaire*, p. 3.

⁽³⁾ *Extrait*, dans la *Rev. arch.*, 1867, t. II, p. 37.

⁽⁴⁾ « . . . La campagne de Sėti I^{er} contre les Libyens fut *probablement* l'occasion de cette capture d'un corps de guerriers Šardaina. Cette campagne fut *probablement* dirigée par Ramsès lui-même, associé à la couronne. . . Il est certain qu'à l'occasion de sa victoire sur les Tahennu, les inscriptions du début de son règne lui attribuent le triomphe sur les peuples de la Mer. . . » Je souligne avec intention le « probablement » réitéré, pour marquer le caractère hypothétique de

M. Chabas⁽¹⁾ inférait de là que Ramsès II dut, au début de son règne et avant la campagne hittite de la cinquième année, vaincre les Šardina. M. Maspero⁽²⁾, en s'appuyant sur M. de Rougé, représente comme presque certain que vers la fin du règne de Sėti I^{er} des peuples d'Asie Mineure (Šardana, Tourša) auraient débarqué sur la côte d'Afrique. Le jeune Ramsès les aurait battus et il aurait incorporé leurs prisonniers à la garde royale; le reste serait rentré en Asie Mineure avec un tel souvenir de la défaite que l'Égypte fut libre de leurs incursions pour presque un siècle. M. W. M. Müller s'oppose à la possibilité d'une invasion des peuples de la Mer sous Sėti I^{er} et raille «l'imagination exagérée» de M. de Rougé. Il fait observer le silence général des

l'opinion de M. de Rougé. Dans les monuments relatifs aux Tahennou, où les peuples de la Mer sont-ils mentionnés? Il s'agit sans doute des Šardina mentionnés à Abydos (MARIETTE, *Abydos*, t. II, p. 11).

⁽¹⁾ *Études sur l'antiq. hist.*, p. 186 et 187, 2^e éd.

⁽²⁾ *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 6^e éd., Paris 1904, p. 261. Également *ibid.*, p. 265, M. Maspero affirme que dans l'armée de Ramsès II il y avait des Libyens et des Šardana, débris de l'invasion repoussée victorieusement quelques années auparavant. La référence faite dans ce passage (voir plus haut, p. 218) est erronée; peut-être s'agit-il de la page 261. M. Maspero est dans sa grande histoire plus prudent que dans la petite. «Ramsès — lisons-nous — repoussa les incursions des Tihonou, et il massacra celles de leurs hordes, qui s'étaient aventurées sur le territoire égyptien» (t. II, p. 386). M. Maspero y cite pour la première partie de la phrase ci-dessus MARIETTE, *Abydos*, t. II, p. 13 et 15; pour la deuxième partie les *Monumenti storici* de Rosellini, pl. LXIX-

LXX. Dans l'*Abydos* il est question, il est vrai, de Libyens vaincus et même de Šardana auxiliaires (11), mais nous ignorons complètement si le temple de Ramsès fut élevé pendant sa corégence avec son père Sėti I^{er}, ou seulement après la mort de celui-ci (*ibid.*, p. 8). Les planches 69 et 70 de Rosellini se rapportent aux victoires de Ramsès II, sur les peuples d'Asie et d'Afrique et proviennent du temple de Bet-Oualli, en Nubie. Sur la première planche Ramsès écrase les Syriens et devant lui un prince royal, reconnaissable à son costume, conduit un Libyen avec les parties sexuelles liées d'une manière caractéristique. C'est sans doute le prince Amenhirounamef célébré sur les planches 65, 66 et 71 de Rosellini; cf. BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 201. M. Petrie croit possible qu'il s'agisse ici d'Amenhirkhopšef connu par ailleurs (*History of Egypt from the XIXth to the XXXth dynasty*). Sur la planche 70 nous voyons des Asiatiques quelconques. Donc ni Mariette ni Rosellini ne nous renseignent exactement sur quoi que ce soit, et les citations de M. Maspero ne peuvent qu'induire en erreur.

monuments sur cette campagne et, en la rayant de l'histoire, il considère l'expression du poème de Pentaour comme un euphémisme qu'il interprète moins littéralement⁽¹⁾. Les Égyptiens et le Pharaon auraient eu honte de se servir des mercenaires šardaniens et ils auraient mieux aimé les représenter comme des prisonniers. Quelques pirates auraient pu tomber deçà et delà en captivité, mais cela ne pouvait pas suffire à former un grand corps dans l'armée royale. Ayant recueilli des voix *pro* et *contra*, il nous faut déclarer que la question est obscure, que certains historiens, par exemple M. Maspero, sont allés trop loin dans leur fantaisie, que néanmoins des combats avec les Šardana, peut-être établis déjà en partie en Libye, n'ont pas probablement fait défaut sous Sėti I^{er} et Ramsès II; les corps de troupes royales pouvaient se recruter en partie parmi les prisonniers de guerre en partie par la voie d'engagements.

Chabas⁽²⁾ a le premier admis la possibilité que les Šardana soient les

⁽¹⁾ MAX M. MÜLLER, *Notes on the Peoples of the Sea of Merenptah*, dans les *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, 1887-1888, t. X, p. 147-148. Citant M. de Rougé, M. Müller écrit : « This expedition was led by Ramses himself ». Mais qu'est devenu le « probablement » de Rougé? Cette omission enlève en partie à l'opinion de M. de Rougé le caractère d'hypothèse, et cela à son détriment et au profit de M. Müller. « I have not — écrit plus loin M. Müller — so extravagant an imagination as the famous egyptologist, who makes Ramses as crown prince (at the age of about ten years) conduct this war. . . » En effet la stèle de Koubban, qui se trouve en possession du comte S^t Ferriol à Uriage, près de Grenoble, atteste que Ramsès gérait une importante fonction à l'âge de dix ans (BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 117, 120 et 121), mais rien ne nous autorise à soutenir que le prince royal était si jeune au moment de la mort

de son père : au contraire, il était alors âgé de dix-huit à vingt ans (PETRIE, *l. c.*, p. 41). Cette question est traitée aussi par M. M. W. Müller dans *Asien und Europa*, p. 373. Au début du règne de Ramsès II, des guerres plus étendues sont « kaum denkbar ». M. de Rougé aurait construit tout un édifice de fantaisie « Phantasiegebäude », en s'appuyant sur deux mots de signification douteuse.

⁽²⁾ En 1866, dans le *Voyage d'un Égyptien* : « Il y a quelque vraisemblance, que les Shardana sont les Sardes ou Sardiens, qui, au dire de Solin et de Strabon, quittèrent la Libye sous la conduite de Sardus, fils d'Hercule, et s'établirent dans l'île, qui, de leur nom, s'est ensuite appelée Sardaigne (68) ». Donc la priorité de l'hypothèse appartient à M. Chabas et non à M. de Rougé, qui figure chez M. Maspero (*Hist.*, t. II, p. 360) en tête des savants. M. Chabas répète l'identification dans les *Études sur l'antiq. hist.* (2^e éd.,

Sardes. M. Chabas a trouvé l'assentiment de MM. Lauth⁽¹⁾ et de Rougé⁽²⁾. Celui-ci confirma l'identification par l'exposition de la cause pour laquelle les Égyptiens ont baptisé ce peuple d'un nom commençant par š et non par s. Mais il paraît qu'au cours des temps M. de Rougé abandonna son opinion et qu'il chercha les Šardana plus au nord⁽³⁾. M. Georges Frédéric Unger⁽⁴⁾ plaçait les Šardana en Libye et il trouvait la confirmation de son hypothèse dans le nom des *Xaptauol* chez Ptolémée. M. Waldemar Schmidt⁽⁵⁾ soutint l'opinion de M. de Rougé⁽⁶⁾, mais M. Halévy, fidèle à sa coutume, ne quitta pas la Libye. M. Duncker⁽⁷⁾ considéra la connexion des Sardana avec les Sardes comme très incertaine; il regardait vers la Libye pour y rester enfin définitivement, convaincu par l'argument de la prétendue circoncision des peuples de la Mer; lui aussi, il vit les Šardana dans les *Xaptauol*⁽⁸⁾. Également M. Brugsch⁽⁹⁾. Pour

p. 186, 224, 298 et 317), et dans les *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 36, il dit : « Il n'existe plus de doute possible ». Dans le premier ouvrage (p. 296) il relève la ressemblance des casques šardaniens avec ceux des Sardes, mais il ajoute que la différence consiste en ceci, que le casque šardanien a toujours une boule entre les cornes : « ce détail ne manque jamais ». Nous verrons plus bas que M. Chabas se trompe. L'identification de M. Chabas est répétée, d'après les *Études sur l'antiq. hist.*, par M. Giovanni Spano (*Vocabolario Sardo*, Cagliari 1873, p. 99).

⁽¹⁾ *Aeg. Texte*, p. 663 : « mit Chabas einverstanden, der sie mit den Sardiern zusammenbringt ».

⁽²⁾ *Rev. arch.*, 1866, t. II, p. 69.

⁽³⁾ Je l'infère de notes au poème de Pentaour dans l'édition de son fils, qui répète avec piété les explications paternelles « prises au cours de mon père au Collège de France » (*Revue égyptol.*, t. III, *Annales du Service*, 1915.

p. 150). M. J. de Rougé désigne ses remarques à lui par ses lettres initiales. Puisqu'elles ne sont pas ajoutées à la note de la page 155, c'est que celle-ci appartient à son père : « Sartinou, peuple du nord de la mer Méditerranée, vaincu par Ramsès et employé comme auxiliaire dans son armée ». Il donne aussi le nom phénicien de la Sardaigne, mais sans exprimer d'avis.

⁽⁴⁾ *Chronologie des Manetho*, Berlin 1867, p. 218.

⁽⁵⁾ *Assyriens og Aegypt. Gamle Historie*, Copenhague 1872-1877, p. 518 et 62.

⁽⁶⁾ *Journal asiatique*, 1874, 4^e série, t. IV, p. 410.

⁽⁷⁾ *Geschichte des Alterthums*, t. I, 4^e Aufl., 1874.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, 5^e éd., 1878, p. 152.

⁽⁹⁾ *Geschichte Aegyptens unter den Pharaonen*, 1877, p. 578. Dix-huit ans plus tôt il rangeait parmi les peuples libyens les Qairdina ? (sans doute une faute d'impression) : *Hist. d'Égypte*, 1859, p. 179;

l'identification des Šardina avec les Sardes étaient M. Alfred von Gutschmid⁽¹⁾ et Lieblein, qui s'est élevé contre M. Halévy⁽²⁾. M. Maspero⁽³⁾ considère les Šardana comme des Asiatiques, comme une tribu méonienne qui aurait donné le nom à la ville de Sardes, et il rappelle — vu la ressemblance de leur armure avec celle de figurines trouvées en Sardaigne — la tradition de la colonisation de la Sardaigne partant de l'Orient avec Dédale et de l'Afrique avec Iolaos⁽⁴⁾. M. Robiou a essayé de prouver l'identité des Šardana avec les Sardes⁽⁵⁾. En Italie la question des relations entre les Šardana et la Sardaigne a été traitée par M. Pais⁽⁶⁾ en s'appuyant sur les monuments d'art. Ses arguments furent accueillis par M. Perrot⁽⁷⁾, qui les

c'est aussi l'opinion de M. Wendel (*History of Egypt*, New-York 1890, p. 95).

⁽¹⁾ Recension de la *Gesch. des Alt.*, de M. Duncker dans les *Jahrb. für class. Philologie*, 1875, réimprimée dans *Kleine Schriften*, hrsg. von Franz Rühl, t. I, 1889 p. 311.

⁽²⁾ *Egypten i dess minnesmärken och i dess förhållanda till Palestina och Grekland*, Stockholm 1877, p. 118 et 12. Dans ce travail suédois, M. Lieblein considère les peuples Akawaša, Touriša, Leka, Šartana, et Šikelša comme gréco-italiques; il affirme qu'il y en a beaucoup de preuves linguistiques, géographiques et historiques. Que M. Halévy ait trouvé des noms semblables chez les Berbères, cela ne prouve rien : ce ne sont que des traces du séjour des peuples alliés chez les Libyens. Pour comprendre Lieblein, j'ai profité de l'aide du prof. Torlein Hannaas, de Stort (Norvège), qui se trouvait au Caire en janvier 1909.

⁽³⁾ *Revue critique*, 1878, t. I, p. 320. Auparavant, dans la *Rev. crit.*, 1873, t. I, p. 86, il désigne l'Asie en général. M. Maspero répète son opinion dans *Hist.*, t. II, p. 360.

⁽⁴⁾ *Revue critique*, 1880, p. 110. Sous l'influence de M. Maspero, aussi M. Brugsch, contrairement à son opinion antérieure, faisait des Šardana les Sardes de la ville de Sardes (SCHLIEMANN, *Ilios*, 1881, p. 824 et 827). M. de Bissing (*Sphinx*, t. V, p. 167) écrit : «Dass die Schardana nicht nach Aegypten aus Sardinien kommen konnten, hat, gleichzeitig mit Maspero, Ulrich Kœhler (*Berl. Sitzungsber.*, 1897, p. 269) gezeigt». Je ne connais pas le travail de Kœhler.

⁽⁵⁾ *Gazette archéologique*, t. VII, p. 133-144. Ce travail m'est connu seulement par la mention qui en est faite dans le rapport annuel de M. J. Darmesteter (*Journal asiatique*, 8^e série, II, p. 92, 1883).

⁽⁶⁾ *Sardegna*, le chapitre 1 et les *Popolazioni egizie in Sardegna*. Le second de ces travaux a paru dans le *Bollettino archeologico sardo*, 1884; tous les deux m'ont été inaccessibles. La bibliographie archéologique et préhistorique de la Sardaigne est donnée par M. Ant. Taramelli dans *Memnon*, 1908, p. 2 et 3.

⁽⁷⁾ PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, 1887, p. 15-18.

approuva complètement, tout en déclarant que l'identification⁽¹⁾ a et aura vraisemblablement toujours le caractère d'hypothèse, d'ailleurs possible. Sayce lui aussi se prononce catégoriquement pour elle⁽²⁾. M. W. M. Müller⁽³⁾ a voulu absolument faire venir les Šardina, comme les Tourouša, de loin; j'ai déjà présenté plus haut ses arguments sous l'aspect qui leur convient. Les recherches archéologiques démontrent, selon M. Müller, que l'hypothèse de M. Chabas est juste; M. Müller⁽⁴⁾, ayant connu l'ouvrage de M. Perrot et ayant regardé de près les illustrations y contenues, identifie catégoriquement les Šardina avec les Sardes contre MM. Pais et Perrot. La critique qu'il fait de M. Perrot est légère⁽⁵⁾ et les illustrations auxquelles il se réfère ne convaincront pas beaucoup de personnes⁽⁶⁾. En dehors

⁽¹⁾ *Ibid.*, t. IV, p. 18. Voici en résumé les déductions de M. Perrot, d'après M. Pais. Les casques des figures sardes n'ont jamais entre les cornes la boule, caractéristique des casques šardaniens. Chez les Šardana les cornes sont presque horizontales, comme les deux côtés de la lune; chez les guerriers sardes, les cornes s'enlèvent dans la direction verticale et se rapprochent par le sommet. L'ornementation des casques avec les cornes est connue chez divers peuples antiques, comme symbole de la force. La ressemblance des noms peut être accidentelle.

⁽²⁾ A. H. SAYCE, *The Races of the Old Testament*, Oxford 1891, p. 154 et 155.

⁽³⁾ *Asien und Europa*, p. 371.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 376 et seq.

⁽⁵⁾ D'abord M. Müller combat uniquement M. Perrot et ne mentionne nulle part que celui-ci répète seulement les arguments de M. Pais. Totalement fausse est l'assertion que Perrot «tritt jener Gleichsetzung de Rougé's entgegen» (376); Perrot se borne seulement à émettre un doute vraiment scientifique (*l. c.*, p. 18). «Perrot's Behauptung, dass

dieselbe Helmform in vielen Ländern vorkomme, ist falsch», écrit M. W. M. Müller (*l. c.*, p. 379). Mais M. Perrot ne l'a jamais affirmé; il n'a parlé que de la coutume répandue de planter des cornes sur le casque! La remarque de M. Müller, que l'Égyptien ne savait pas représenter les cornes en perspective, peut être juste: pourquoi donc en ce cas M. Müller dit-il que «jene abnorme Richtung der Hörner ist nirgends sonst bekannt als in Italien» (377)? Pourquoi «abnorme»? M. Müller lui-même nous fait souvenir de l'hiéroglyphe de la tête de vache avec les cornes dressées d'une façon identique; c'est la direction la plus ordinaire. Quant à la boule entre les cornes, caractéristique pour les mercenaires šardaniens au service des pharaons, M. Chabas (*Études sur l'ant. hist.*, p. 308) y voyait un signe distinctif des ennemis. M. Spinazzola, et avec lui M. Taramelli (*I problemi archeologici della Sardegna*, dans *Memnon*, 1908, p. 32), regarde ce «bouton» comme le disque solaire connu dans l'art égyptien.

⁽⁶⁾ M. Müller n'en a donc répété aucune dans son ouvrage. M. G. Körte

du casque il ne trouve pas de preuves sérieuses; il est lui-même d'avis que le costume des Šardana est semblable à celui des peuples d'Asie Mineure⁽¹⁾. M. W. M. Müller n'a pas changé d'opinion jusqu'à présent⁽²⁾. M. Hommel⁽³⁾ accepte l'identification avec les Sardes comme certaine. M. Hall⁽⁴⁾ considère le rattachement aux Sardiens d'Asie Mineure, proposé par M. Maspero, comme « incontestablement le meilleur »; il reconnaît des mérites à M. W. M. Müller, mais il ne lui promet pas beaucoup de partisans. M. de Bissing⁽⁵⁾ voit également dans les Šardana les habitants de Sardes, qui ont donné plus tard leur nom à la Sardaigne. M. Breasted⁽⁶⁾ se déclare absolument convaincu par les arguments de M. W. M. Müller; quant à M. Petrie⁽⁷⁾, il consent à reconnaître des rapports entre les Šardana et la Sardaigne, mais il admet leur arrivée postérieure en cette île.

M. Lagrange⁽⁸⁾ exprime une opinion pareille à celle de MM. de Bissing et Petrie. M. Winckler⁽⁹⁾ regarde les rapports avec la Sardaigne comme obscurs. Le dernier qui ait écrit sur les Šardana, M. Ant. Taramelli⁽¹⁰⁾, s'appuyant sur le travail de M. Spinazzola⁽¹¹⁾, considère la ressemblance

(PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, XI Halbbd., Stuttgart 1907, col. 733) dit : « Die sardinischen Bronzefigürchen zeigen nicht eine schlagende Uebereinstimmung mit den ägyptischen Abbildungen, sondern sogar erhebliche Abweichungen ».

⁽¹⁾ *L. c.*, p. 374.

⁽²⁾ « The Italian pirates called Sardinians (Shardina) » (*Egyptol. Res.*, 1906, p. 27).

⁽³⁾ *Geschichte des alten Morgenlandes*, Stuttgart 1895, p. 89.

⁽⁴⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, 1901, p. xxvii. M. Hall, parlant de l'identification de M. Maspero, cite la *Revue critique*, 1880, p. 109. Il est évident qu'il cite au petit bonheur et qu'il ne l'a pas regardée du tout. « Les Shardanes, la tribu qui donna son nom à la ville de Sardes », M. Maspero avait écrit ces mots dans la *Revue cri-*

tique, 1878, t. I, p. 320. *Ibid.*, en 1880, à la page 109 commence la critique de l'ouvrage de Brugsch et à la page 110 il est question des Šardana mais pas de Sardes. M. Hall se déclare pour l'opinion de M. Maspero aussi *l. c.*, p. 173.

⁽⁵⁾ *Sphinx*, t. V, p. 167, 1902.

⁽⁶⁾ *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 239.

⁽⁷⁾ *History of Egypt from the XIXth to the XXXth dyn.*, p. 111.

⁽⁸⁾ *La Crète ancienne*, 1907, p. 143.

⁽⁹⁾ *Die Euphratländer und das Mittelmeer*, Leipzig 1905 (*Der Alte Orient*) p. 16 : « In welchem Verhältniss sie (Scherdan) zu Sardinien stehen, ob sie diesem oder dieses ihnen den Namen gegeben, ist noch unklar ».

⁽¹⁰⁾ *I problemi archeologici della Sardegna*, dans *Memnon*, 1908, p. 31 et 33.

⁽¹¹⁾ *I bronzi Sardi e la civiltà antica*

des figures sardiniennes avec les représentations égyptiennes des Šardana comme décisive; donc il se déclare catégoriquement pour l'identité. M. Körte⁽¹⁾ n'admet à aucun prix que les Šardana vinrent de la lointaine Sardaigne non plus que les Tourouša de l'Étrurie.

IV. ŠAKROUŠA (ŠAKLOUŠA, ŠAKALŠA, ŠAKALAŠA). — M. Brugsch⁽²⁾ les considéra au début comme un peuple libyen, et plus tard⁽³⁾ comme des circoncis caucaso-calchidiens venus en Libye, habitants de Zagylis. Les Šakrouša furent rapprochés des Sicules en même temps par MM. de Rougé⁽⁴⁾ et Lauth⁽⁵⁾, plus tard par MM. Waldemar Schmidt⁽⁶⁾ et Chabas⁽⁷⁾. M. Halévy⁽⁸⁾ les place en Libye en rapprochant leur nom de Saqar-sa. M. Duncker⁽⁹⁾ douta d'abord de l'identification avec les Sicules et préféra l'origine libyque, puis il rejeta complètement l'hypothèse de M. de Rougé sur la foi de la prétendue circoncision des Šakalouša⁽¹⁰⁾. M. Maspero⁽¹¹⁾ voit en eux un peuple d'Asie Mineure et leur souvenir dans la ville de

della Sardegna, Napoli 1903. Enfin une plaisanterie : le D^r F. Adamidi soutient que les savants ont « reconnu sur les monuments le peuple Shardanes ou Dardanes » (*Les invasions européennes en Égypte dans les temps préhistoriques*, dans le *Bull. de l'Inst. ég.*, 1905, p. 86, deux fois).

⁽¹⁾ PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie (ut supra)*, col. 733.

⁽²⁾ *Hist. d'Égypte*, 1859, p. 179.

⁽³⁾ *Gesch. Aeg. unter den Pharaonen*, 1877, p. 567 et 578.

⁽⁴⁾ *Revue archéol.*, 1867, t. II, p. 92.

⁽⁵⁾ *Homer und Aegypten*, 1867, p. 14. *Aeg. Texte*, 1867, p. 663 : « Es scheint mir, dass der Name Σικελός . . von dem der Schakalusha nicht zu trennen ist ».

⁽⁶⁾ *Assyriens og Aeg. Gamle Historie*, Copenhague 1872-1877, p. 518 et 620.

⁽⁷⁾ *Études sur l'antiq. hist.*, 2^e éd.,

p. 292. *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 36 et 39 : « Il n'existe plus de doute possible » (36).

⁽⁸⁾ *Journal asiatique*, 1874, 7^e série, t. IV, p. 411.

⁽⁹⁾ *Gesch. des Alt.*, 1874, t. I, 4^{te} Aufl., p. 124.

⁽¹⁰⁾ *Ibid.*, 5^e éd., 1878, p. 152. L'identité est défendue par M. Gutschmidt (*l. c.*, p. 311). C'était également un peuple libyen pour M. Wendel (*History of Egypt*, 1890, p. 95, — Shereshka).

⁽¹¹⁾ *Revue critique*, 1878, t. I, p. 320. « Les Shakalash des monuments égyptiens représentent la ville de Sagalassos . . » *Hist.*, t. II, p. 432 : « . . sont un peuple d'Asie Mineure, dont la position approximative nous est probablement indiquée par le site qu'occupait la ville de Sagalassos, nommée d'après eux ».

Sagalassos, en quoi il est approuvé par M. Sayce⁽¹⁾ malgré la ressemblance avec les Romains remarquée par lui.

M. W. M. Müller⁽²⁾ n'admet à aucune condition l'identité avec les Siculi-Σικελοί. En revanche, M. Hommel⁽³⁾ est partisan de l'identité, vu la certitude que les Šardina sont Sardes. MM. Krall⁽⁴⁾ et Hall, avec M. Maspero⁽⁵⁾, considèrent les Šakarouša comme Sagalassiens; de même M. de Bissing⁽⁶⁾, qui ne veut pas admettre la comparaison avec les Sicules⁽⁷⁾. Le D^r Abbate pacha a confondu les Šakalouša avec les Šardana et a attribué aux premiers les cornes, qui sur les monuments ne reviennent qu'aux seconds; il nie leur origine asiatique. M. Petrie⁽⁸⁾ est pour les Sicules en admettant la possibilité de l'existence d'une branche de ce peuple entre la Cyrénaïque et l'Égypte, à Zagylis et Zygris⁽⁹⁾. M. Breasted ne rejette pas l'identité avec les Sicules⁽¹⁰⁾.

⁽¹⁾ A. H. SAYCE, *The Races of the Old Testament*, Oxford 1891, p. 153 et 154.

⁽²⁾ *Asien und Europa*, p. 357 «...lässt sich allerdings die Gleichsetzung mit den Siculi nicht halten, sie sind Kleinasiaten». *Ibid*, p. 368 : «Die Šakaruša sind sicher keine Σικελός(1)». D'où ces «allerdings, sicher» et l'interjection ? Le même W. M. Müller ne combat pas l'identification des Akajouša avec les Achéens (*l. c.*, p. 371), pourquoi prend-t-il donc une attitude différente à propos des Sicules ?

⁽³⁾ *Gesch. des alten Morgenl.*, 1895, p. 89.

⁽⁴⁾ *Grundriss der alten Geschichte*, Vienne 1899, p. 84.

⁽⁵⁾ *Oldest Civilisation of Greece*, p. 173; à la page 179 M. Hall cite Maspero d'après la *Revue critique*, 1880, mais M. Maspero avait exprimé son hypothèse déjà en 1878.

⁽⁶⁾ *Sphinx*, t. V, p. 169 : «Šakalša, die Maspero mit Recht zu Sagalassos und nicht zu den Sikulern stellt».

⁽⁷⁾ *L'Egitto e la Sicilia nei loro antichi*

rapporti, Nuove ricerche (Conferenza data alla Società di Storia Patria, Palermo 1899) : «I Siculi hanno navi proprie e portano come distintivo le due corna laterali sul capo» (p. 20). *Idem*, *Les cornes ou la coiffure guerrière des Siciliens contre les Égyptiens, Notes ethnographiques*, dans le *Bull. de l'Inst. égyptien*, 1907, p. 521-528 : «Les guerriers sicules, confédérés des Libyens, portent une coiffure avec deux cornes latérales» (p. 522 et 524). M. Abbate compare ces cornes aux amulettes contre le mauvais œil (jettatura) usités en Sicile et dans l'Italie méridionale.

⁽⁸⁾ *Hist.*, *l. c.*, p. 113.

⁽⁹⁾ M. Petrie cite ici M. Brugsch, mais celui-ci (*Gesch. Aeg. unter den Pharaonen*, 1877, p. 578) rattachait les Šakalaša à Zagylis, et les Zakkara à Zygris.

⁽¹⁰⁾ *Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 239 : «If š be an ethnic termination in these western names». Mais au t. IV, p. 34, il dit des Thekel (Takkara) sous

Laissant de côté le peuple Akaouša, sur lequel aujourd'hui l'accord presque général s'est établi, en ce sens qu'il faut voir en eux les Achéens grecs⁽¹⁾, trois autres peuples, Tourouša, Šardana et Šaklouša, ont donné lieu à trois opinions différentes.

1° Une fraction de savants, Lauth, E. de Rougé, Chabas, W. M. Müller⁽²⁾, Breasted, voient dans les Tourouša les Étrusques, dans les Šardana les Sardes et dans les Šaklouša les Sicules. Ils supposent une grande expédition de peuples européens contre l'Égypte, une migration de l'Ouest vers l'Est. 2° Une seconde fraction, Unger⁽³⁾, Halévy, Brugsch, Duncker, Wiedemann⁽⁴⁾, ne peut croire à une si lointaine origine des ennemis de Minéptah et les considère simplement comme des membres de la nation

Ramsès III qu'ils sont : « may be Sikeli, later of Sicily » ; cf. aussi *History of Egypt*, New-York 1905, p. 467.

⁽¹⁾ MM. Brugsch, Duncker et Ed. Meyer (voir plus haut) ne s'y opposent que parce qu'ils croient à la circoncision de ces peuples. Cette question sera traitée plus bas, où l'on verra que ces savants ont eu tort. Parmi les plus récents, tous, à l'exception de M. Petrie, sont pour les Achéens : M. W. M. Müller, Hommel, Maspero, Breasted, Hall, Lagrange.

⁽²⁾ Pour les Tourouša et Šardana seuls ; quant à la Sicile, on ne sait pas pourquoi il l'a traitée autrement.

⁽³⁾ « . . . Dort, in dem nachmals ägyptischen Libyen suchen wir diese seefahrenden Stämme, nicht, wie die Erklärer der Denkmäler, auf den grossen europäischen und asiatischen Inseln » (*Chronologie des Manetho*, Berlin 1867, p. 218).

⁽⁴⁾ *Aeg. Gesch.*, p. 475 : « Charakteristisch in der Namenbildung der Stämme ist das schliessende *scha*, welches uns in dem sicher libyschen Namen der Mascha-

uascha begegnet und es so wahrscheinlich macht, dass wir auch in den anderen analog gebildeten Namen libysche Stämme zu suchen haben ». Mais nous devons à Hall (*Old. Civil.*, p. 178 et 179) une tout autre explication de ce suffixe. Dans la langue lycienne les deux suffixes nominaux les plus fréquents sont : *azi* ou *āzi* et *nna* ou *nmi*. Les noms lyciens en *azi* ou similaires se terminent dans la transcription grecque à *-ασσις*, *-ασις*, *-σσος* (cf. le rapprochement proposé par M. Maspero des Šakalša à Sagalassos), *-σσα* etc. Akajouša, Korkiša, Šakaloša, Touriša, Šardina, sont tous des formes linguistiques de l'ancienne population pélasgique en Asie Mineure, seulement un peu égyptianisées. En original elles auraient à peu près l'aspect Akajouazi, Šakalazi, Tourirazi, Šardinna. Que la tribu certainement libyenne des Mašaouša possède cette terminaison *ša*, « may be due to their being confused with them by the Egyptians, or may show that the name reached the Egyptians through a kleinasiatisch medium » (HALL, *l. c.*, p. 179).

libyenne. Brugsch⁽¹⁾ et avec lui Duncker⁽²⁾ et Ed. Meyer voyaient dans les peuples du Nord des circoncis, en interprétant faussement le passage de la grande inscription de Karnak relatif aux bras coupés des ennemis morts au lieu des phalli coupés des Libyens⁽³⁾. Contre Brugsch se sont élevés MM. Robiou⁽⁴⁾, Lauth⁽⁵⁾ et W. M. Müller⁽⁶⁾.

M. Wiedemann dit plus loin : «Die von de Rougé vorgeschlagenen Identifikationen sind durchgehend gezwungen . . . In Bewaffnung, Kleidung und Kampfweise, ebenso wie in den verschiedenen uns überlieferten Eigennamen der Führer entsprechen diese Völker vollständig den libyschen Gegnern der Aegypter». Où M. Wiedemann a-t-il trouvé ces noms de chefs? Pas un seul d'entre eux ne nous est connu. «Aus allen diesen Gründen können wir denn auch uns nicht der de Rougé'schen Ansicht anschliessen und können in den von Merenptah besiegten Völkerschaften nichts sehen als eine Verbindung libyscher Stämme, welche es versuchten sich im Nillande bessere und fruchtbarere Wohnsitze zu gewinnen. Eine Erwähnung gräco-italischer Stämme in der Inschrift zu finden scheint dagegen unmöglich zu sein» (*l. c.*, p. 475).

⁽¹⁾ *Zeitschr. für äg. Sprache*, 1876, p. 127-151, et *Gesch. Aeg.*, 1887, p. 577 et 578.

⁽²⁾ Mais celui-ci considère comme «geographisch unmögliche Ansicht», que les peuples du Nord fussent des tribus libyennes (*Gesch. des Alt.*, 1884, t. I, p. 313).

⁽³⁾ Il s'agit du mot *krnt*, d'après M. Brugsch, *præputium*.

⁽⁴⁾ Félix Robiou, *Les peuples de la mer, confédérés contre l'Égypte, au temps de Meri-en-phtah* (Réponse à une objection contre l'interprétation ethnographique

de ce texte), dans le *Recueil de travaux*, t. II, 1880, p. 56-59. M. F. Robiou invoque le récit d'Hérodote (II, p. 102), d'après lequel Sésostris caractérisait dans ses inscriptions ses ennemis vaillants comme hommes, et les lâches comme femmes. «Il s'agit donc dans l'inscription de Merienphtah d'une différence dans le traitement exercé sur les cadavres, et non d'une différence d'état entre les corps d'ennemis vivants. On inscrivait ainsi dans le bulletin de la victoire que les uns étaient des hommes et les autres n'en étaient pas; ce sens métaphorique est surtout celui de la ligne 52» (non illis præputia) (*l. c.*, p. 59).

⁽⁵⁾ *Aus Aeg. Vorzeit*, 1881, p. 326 et 327. Il présume l'existence chez les Libyens des *phalli cornuti*.

⁽⁶⁾ *Notes*, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, 1888, p. 149-154; *Asien und Europa*, p. 357 et 358. D'après M. Müller, les Égyptiens avaient horreur des phalli non circoncis et ne les touchaient pas pour cette raison. M. Breasted (*Ancient Records of Egypt*, t. III, p. 247) traduit *krnt* par *foreskin* et combat M. Müller : «It seems to me the rendering *foreskin* is very probable. The question of the homes of these people is in greater uncertainty than the rendering of *krnt*, and should be decided by this rendering rather than the reverse». Il est difficile d'y consentir.

Si cette question ingrate ne fut pas complètement éclaircie, en tout cas il est impossible de prouver avec son aide quelque chose. Enfin 3° la troisième fraction de savants, Maspero, Hall, Bissing, Hommel, place ces peuples en Asie Mineure; elle est sans doute la plus proche de la vérité, bien que quelques-uns parmi ses partisans pèchent par l'exclusivité⁽¹⁾.

Il faut d'abord constater que, contre l'identification des Tourouša avec les Étrusques proposée par MM. Lauth et E. de Rougé déjà en 1867, aucune objection sérieuse ne fut soulevée par personne parmi les savants⁽²⁾. On ne peut pas évidemment parler d'une expédition de l'ouest vers l'est, comme le soutient par exemple M. Breasted, — mais au contraire de l'est vers l'ouest. Nous devons limiter l'identification à l'unité de nationalité, mais distinguer les demeures. Les Tourouša ce sont les Étrusques, non pas les habitants de l'Étrurie, mais leurs ancêtres habitant encore dans l'Orient. Cela agrée avec les plus récentes recherches sur la question étrusque⁽³⁾. La théorie de l'arrivée des Étrusques du Nord par les Alpes, défendue

⁽¹⁾ Par exemple, M. Hall dans la question des Étrusques et M. de Bissing dans celle de la Sicile (voir plus haut). Un quatrième groupe est constitué en quelque manière par les sceptiques, qui préfèrent ne pas remplacer ces doutes par quelque chose de nouveau, par exemple M. Lepage-Renouf : «Die Identifikation dieser fremden Eindringlinge mit den Achäern, Tyrrheniern, Sardinern und Sicilianern ist mir immer höchst unwahrscheinlich vorgekommen. . . » (*Vorles. über Ursprung und Entwicklungen der Religion der alten Aegypter*, Leipzig 1882, p. 21).

⁽²⁾ Ceux qui se sont décidés pour la Libye, comme M. Halévy, ne l'ont fait que parce qu'ils n'osaient aller aussi loin que l'Italie. Plus tard la question de la circoncision créa une confusion. M. Hall enfin est capable de séduire le lecteur, mais il ne connaît pas exactement le

problème étrusque dans l'état récent des recherches. Il écrit par exemple : «A migration from Lydia is rendered doubtful by the fact. . . that the descent of the Etruscans from Central Europa across the Po valley is said to be plainly traceable» (*Oldest Civilisation*, p. 174, cf. aussi p. 103). Cependant cette théorie appartient aujourd'hui déjà au passé. De même M. Hall a absolument tort quand il refuse tout caractère étrusque à l'inscription de Lemnos (*ibid.*, p. 174).

⁽³⁾ F. HOMMEL, *Grundriss der Geogr. und Gesch. des alten Orients*, t. I, München 1904, p. 63-70. A la page 67 nous lisons : «Der betreffende Artikel in der neuen Auflage von Pauly-Wissowas (*Real-Encycl.*) steht leider noch aus». Cet article, un excellent résumé de M. G. Körte, a paru en 1907 (XI Halbbd., Stuttgart 1907, col. 730 et 770). *IBID.*, *Etruskische Sprache von Skutsch* (col. 770-806).

jadis par B. G. Niebuhr et aux temps plus récents par M. W. Helbig, n'a pu se maintenir. Elle ne s'appuie sur aucune tradition antique mais exclusivement sur les noms de localités dans les Alpes Rhétiques et sur les inscriptions étrusques qui y ont été trouvées. Or celles-ci sont relativement tardives et datent pour la plupart du II^e siècle avant J.-C. ; elles n'autorisent donc en aucun cas la conclusion qu'elles sont les dernières traces d'un peuple venu du nord. On peut admettre seulement qu'au peuple étrusque s'est confondu au cours des siècles un autre peuple, immigré du nord⁽¹⁾. Au contraire beaucoup parlent en faveur de l'origine orientale des Étrusques, surtout la tradition antique. Hérodote nous a transmis la légende lydienne, d'après laquelle sous le règne du roi Atés la moitié du peuple lydien se serait aventurée, à cause d'une famine, sur la mer avec le prince Tyrsénos comme chef et se serait établie au pays des *Ὀμβρικοί* (Ombres)⁽²⁾; tous adoptèrent d'après le nom de leur chef l'appellation de Tyrséniens (*Τυρσηνοί*). Où Hérodote a-t-il pris cette information? De son temps il y avait au nord de la mer Égée des débris de population tyrsénienne, c'est-à-dire étrusque, qui parlaient une langue apparentée à celle de leurs cousins italiens. Ce point de vue trouve sa confirmation dans la célèbre inscription trouvée à Lemnos, dont la langue n'est pas à vrai dire identique avec l'étrusque mais lui ressemble d'une telle façon qu'il est impossible d'en nier la parenté⁽³⁾. Pour l'origine orientale des

⁽¹⁾ KÖRTE, *l. c.*, p. 735 et 739.

⁽²⁾ I, p. 94. M. Hommel (*l. c.*, p. 3) cite aussi Hésiode (*Théogonie*, p. 1011 ss). Kirké, la personnification de la Cilicie, enfanta d'Odysseus Agrios et Latinos, qui régnèrent ensuite sur les Tyrséniens.

⁽³⁾ Contre M. Hall (*l. c.*, p. 174); M. Körte est sans doute en cette question une autorité supérieure (*l. c.*, p. 732). L'inscription de Lemnos provient de la fin du VII^e siècle avant J.-C. (HOMMEL, *l. c.*, p. 68); «schwerlich unter die Mitte des VI Jahrhdts. herabzudatieren» (KÖRTE, *l. c.*, p. 733). La pierre fut découverte par les savants français Cousin et Dürr-

bach et publiée en 1886 au *Bull. de Corresp. Hellénique*. Alf. Torp (*Die vorgriechische Inschrift von Lemnos*. Christiania. Videnskabs-Selskabs Skrifter, t. II, hist. filos. Klasse 1903, n° 4) écrit que cette édition est notre source unique, parce que la pierre est perdue et se trouve on ne sait pas où. Cependant elle est au Musée d'Athènes. La date est, d'après M. Torp, 600 avant J.-C. A la page 7 nous trouvons dans cet article un reproche sévère à l'adresse de M. Hall pour traitement à la légère de toute la question. Selon M. Hall, la pierre fut découverte par M. Pauli (!) et l'inscription elle-même

Étrusques parlent et leur religion, et l'arrangement de leurs maisons, et leur armure, tout le matériel archéologique en général, tandis que rien ne témoigne contre⁽¹⁾. Il est vrai que, d'après les recherches dans les nécropoles, ce peuple n'apparaît sur la côte d'Étrurie qu'au VIII^e siècle avant J.-C., mais, d'abord, cette date n'est qu'approximative, ensuite il faut remarquer que rien ne nous autorise à croire que l'immigration des Touroûsa-Tyrséniens en Italie eut lieu immédiatement après la défaite libyenne.

Quant aux Šardana, il est difficile de nier que ni l'argument tiré de la communauté du caractère archéologique avec la Sardaigne ni la similitude frappante des noms ne constituent des preuves définitives; elles ne nous donnent que la possibilité de parenté avec la Sardaigne. En aucun cas — comme chez les Étrusques — nous ne supposerons une migration de l'ouest vers l'est, mais celle dans la direction inverse; cela n'exclut pas un lien avec la ville de Sardes. Peut-être ces Sardiens-Šardaniens, mentionnés déjà par les tablettes de Tell-el-Amarna, sont-ils venus, après de longues migrations et un séjour en Libye, dans l'île italienne. Nous devons respecter plus qu'il ne se fait souvent la tradition antique, qui est très instructive. Pausanias nous parle d'une tribu libyenne conduite par Sardos, qui s'était établie en Sardaigne⁽²⁾; cette tradition nous indique en quelque

serait « non étrusque mais phrygienne » (HALL, *l. c.*, p. 174). M. Hall invoque dans cette déclaration catégorique les études de M. Kirchhoff, mais au passage indiqué il est seulement exposé que les inscriptions lemniaques et phrygiennes sont écrites avec un même alphabet. Est-ce que cela suffit à M. Hall pour identifier les langues? M. Torp considère la langue de la pierre non comme étrusque, ainsi que le croyaient E. Meyer, Beloch et W. M. Müller, mais comme très rapprochée de l'étrusque.

⁽¹⁾ M. Hommel (*l. c.*, p. 64) trouve une preuve directe dans les noms individuels et les gentilices des Romains, d'origine non indo-européenne mais é-

trusque : ainsi Manlius, Lucius, Lucullus, Tarquinius, Metellus, Mucius, etc. D'après M. Hommel ces noms et leurs semblables non indo-européens d'origine étrusque indiquent le sud et le sud-est. Mais M. Körte (p. 730) remarque que la linguistique moderne jusqu'à présent n'a pas déterminé la parenté linguistique de l'étrusque; M. Skutsch, dans l'article de la même *Real-Encycl.* sur la langue étrusque (col. 805), ne peut, après un long examen, que se rallier à l'ancien jugement de Denis d'Halicarnasse : οὐδενὶ ἄλλῳ ἔθνεϊ ὁμόγλωσσον.

⁽²⁾ PAUSANIAS, *Descriptio Græciæ*, X, 17, 2, t. II, éd. Teubner 1900, p. 304. Iolaos émigre également en Sardaigne

manière la direction de la migration des Šardana. Pausanias est, il est vrai, un auteur tardif, écrivant au II^e siècle après J.-C., mais cela ne prouve pas que nous devions refuser à sa légende toute valeur⁽¹⁾. Les Šardana habitaient peut-être en Libye déjà depuis quelque temps avant la guerre sous Minéptah, vu que sous Ramsès II, comme le prouve le premier papyrus Anastasi, il y avait, à côté de 620 Kehaka libyens et 1600 Mašaouaša également libyens, 1900 Šardana⁽²⁾. Il est digne d'attention qu'après Ramsès III les Šardana n'apparaissent plus dans l'histoire; peut-être se sont-ils fixés quelque part, comme les Poulousata-Philistins⁽³⁾.

Il est étrange que les mêmes savants critiques, qui ont admis la possibilité du rapport des Šardana avec la Sardaigne, en plaçant seulement leur établissement dans l'île à une époque postérieure, ne veulent pas admettre de relations des Šaklouša avec la Sicile⁽⁴⁾. Tout de même celles-ci sont plus vraisemblables que l'éventualité du rapprochement fortuit de deux noms si frappants. Est-ce que l'on peut oublier le voisinage de la Sardaigne et de la Sicile?

(VII, 2, 2 et X, 17, 4; la même éd., II, p. 3 et 305). Cf. E. DE ROUGÉ, *Rev. arch.*, 1866, t. I, p. 89.

⁽¹⁾ Comme le fait M. W. M. Müller (*Asien und Europa*, p. 384)... : «Bestimmt lässt sich sagen, dass der Kunsttypus der Libyer so grundverschieden ist, dass man nicht die werthlose, späte Angabe (Pausanias) über libysche (= punische?) Abkunft der Sarden hervorsuchen darf». Nicolas de Damas, un polygraphe grec du I^{er} siècle avant J.-C., mentionne les Sardes libyens : Σαρδοί Λιβύες οὐδὲν κέκτηνται σκεῦος εἰ μὴ κύλικας καὶ μαχαίρας (*Ἐθνῶν συναγωγή*, *Historici Græci minores*, éd. Dindorf, Leipzig chez Teubner 1870, t. I, p. 149).

⁽²⁾ WIEDEMANN, *Aeg. Gesch.*, p. 475 : «Die hohe Zahl beweist mit Sicherheit, dass das Volk in der Nähe der ägyptischen Grenze ansässig gewesen sein

muss und nicht nur zuweilen in der Gestalt von Seeräubern die Küste des Deltas heimgesucht haben kann».

⁽³⁾ MASPERO, *Hist.*, t. II, p. 766.

⁽⁴⁾ M. W. M. MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 357; BISSING, *Sphinx*, t. V, p. 169. M. Maspero : «... Si l'on ne voit plus dans les Shakalasha les Sicules mais les Sagalasses d'Asie Mineure, les autres rapprochements proposés par Rougé ont été approuvés par l'école, avec cette modification pourtant que, au lieu de considérer les Shardanes et les Tourshas comme des Sardes et des Étrusques établis déjà en Italie, on y préfère voir les ancêtres asiatiques de ces peuples chassés de leur patrie orientale par l'invasion phrygienne et en quête de terres nouvelles» (*Notice biographique du vicomte E. de Rougé*, *Bibl. égyptol.*, t. XXI, 1907, p. CXXV).

L'affinité de race contribua probablement à l'alliance des peuples de la Mer avec les Libyens; mais c'est là une question obscure, qui ne dépasse pas le cadre de l'hypothèse⁽¹⁾. Également obscure est la cause de la marche de ces peuples du nord : peut-être est-ce la pression phrygienne⁽²⁾, peut-être fut-ce une famine⁽³⁾ qui les chassa de leurs demeures.

T. SMOLENSKI.

⁽¹⁾ VOIR ARTHUR J. EVANS, *Further discoveries of Cretan and Aegean Script with Libyan and Proto-Egyptians comparisons*, from the *Journal of Hellenic Studies*, t. XVII, Londres 1898, p. 374 et 375, où sont données diverses traditions antiques sur les rapports entre la Libye et la Grèce. M. Hommel (*Grundriss der Geogr. und Gesch. des alten Orients*, 1904, p. 70-75) attire l'attention sur ce que les anciens rangeaient les Sardes et les Sicules parmi les Ibères. Il considère les Lyciens et les Tyrséniens comme parents des Héthéens, et il voudrait réunir tous ces peuples dans un groupe appelé par lui alarodien, héthéo-pélasgien par le jésuite de Cara. Pour l'affinité des peuples de la Mer avec les Libyens tient aussi M. Lagrange (*La Crète ancienne*, 1908, p. 146 et 147). Au lieu de discuter sur ces généralisations, fragiles mais données hélas ! même dans des manuels rédigés pour la

grande partie par de non-spécialistes, il vaut mieux se borner aux faits.

⁽²⁾ Cette pensée fut jetée par M. Maspero (*Revue critique*, 1878, p. 328) «...des peuples de l'Asie Mineure, qu'une cause inconnue, peut-être l'arrivée des Phrygiens, des Bithyniens, des Maryandiniens et des autres peuplades d'origine thrace, contraignit, pendant plus de deux siècles à chercher fortune en pays lointains, en Syrie, en Égypte ou en Italie». Également *Hist.*, t. II, p. 461 : «Ce fut probablement l'irruption des Phrygiens sur les hauts plateaux qui occasionna le départ en masse... etc.». M. Maspero cite ici par erreur la *Revue critique* de 1877 au lieu de 1878.

⁽³⁾ W. M. Müller (*Asien und Europa*, p. 359) pense à la famine, pendant laquelle Minéphtah fournit du blé aux Hittites.